Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)
★
ABONNEMENT
Annuel .. .. .. 20,00 F
Semestriel .. .. 10,40 F

ESPOIR

CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 71 — 12 mai 1963 — Prix : 0,40 F

Editorial

LE GRAND « CAMOUFLAGE »

EN Espagne, pendant la guerre, les communistes camouflèrent, d'après Burnett Bolloten, leurs projets de domination sous une couverture républicaine. Le franquisme, quant à lui, camoufle son entreprise liberticide et réactionnaire sous la couverture de son anti-communisme.

Après l'exécution sommaire de Julián Grimau, véritable assassinat perpetré avec toutes les circonstances aggravantes, la Presse espagnole parle toujours, quand elle se réfère au mouvement international de protestations indignées, de « campagne communiste internationale contre l'Espagne ». Comme sont invariablement attribués aux communistes tous les faits d'opposition au régime, toutes les manifestations qui se sont produites dans le monde contre le franquisme, à cause de ce meurtre qui vient d'être commis, sont dues de la même manière à l'œuvre des communistes. C'est ainsi que l'opinion espagnole est informée et c'est ainsi qu'une fois encore le franquisme se fait l'auxiliaire le plus précieux du communisme, en étant son meilleur agent de propagande.

Ce qui est inimaginable, c'est qu'il y ait des hommes, des partis, des pays, prêts à se laisser prendre à ce jeu de mots. Mais, sont-ils dupes en réalité ? Voilà une inconnue difficile à réduire. Si l'opinion espagnole se laisse duper, c'est tout à l'avantage des communistes. Quand à l'opinion américaine, pour ne citer qu'elle, est-elle donc tellement mal informée et tellement incapable de se rendre compte des faits dévoilés depuis 1936, qu'elle puisse être trompée, alors qu'elle a sous les yeux des faits aussi significatifs ?

Nous croyons sincèrement que non. Que l'on suive en Amérique le jeu, parce qu'il y a des forces politiques et économiques impliquées dans le franquisme; que là aussi le camouflage anti-communiste serve à cacher la nature foncièrement réactionnaire, fasciste, des civils et militaires qui soutiennent Franco et son régime, d'accord.

Dans ce contexte, la mort de Julián Grimau vient s'inscrire naturellement dans le cadre d'une opération justificative du camouflage. On tue un communiste, parce que cela entretient la fable de l'anti-communisme; parce que cela permet de qualifier de communiste toute manifestation antifranquiste. Cela prend un certain côté inhumain, mais, qu'est-ce qu'un mort de plus pour le franquisme ? Ils en ont déjà tués tellement... !

Mais les socialistes, les démocrates, les libéraux qui ont pris une part active aux manifestations anti-franquistes de ces dernières semaines; les intellectuels de gauche de tous les pays d'Europe et d'Amérique qui se sont dressés unanimement contre les assassins de Grimau, comme nous-mêmes, anarchistes et syndicalistes, doivent élever la voix et arracher le masque du franquisme et de ceux qui sont ses supports internationaux. Tous les non-communistes qui ont dénoncé, une fois de plus, la honte qui représente le franquisme pour le monde libre, doivent parler et mettre les complices du franquisme devant leurs responsabilités. On doit dire à tous ceux qui aident Franco à sauver son régime, qui accourent avec leur argent pour combler les trous de son économie, qu'ils ont les mains aussi sales que tous ceux qui les ont trempées dans la mort de Grimau, comme dans toutes les morts qu'il y a eu avant celle de Grimau et toutes celles qui suivront.

Les mots de Cassou, dans son récent et admirable article de « France-Observateur », « La dernière victoire de Franco » : « Que les démocraties, qui, en inventant la Non-Intervention, ont hâté son triomphe, soient bien persuadées que si elles négocient quoi que ce soit avec lui, elles continuent de négocier avec le même pouvoir, le pouvoir factieux installé avec l'aide de Hitler et de Mussolini, et qui a bombardé Guernica et fusillé Federico Garcia Lorca, le même qui aujourd'hui commet un nouveau crime Et il le commet avec autant plus de tranquille goguenardise que c'est un acte politique, longuement médité, froidement calculé », situent on ne peut mieux le problème.

Le grand camouflage de l'anti-communisme de Franco doit cesser, une fois pour toutes. Comme doit cesser le camouflage de ceux qui, sous prétexte d'anti-communisme, soutiennent le dernier bastion du fascisme, rêvant secrètement de le faire servir de tête de pont à l'établissement progressif d'un nouveau fascisme dans le monde.

VU DE WASHINGTON

"L'ELECTORALISME" empêche Kennedy de dire la vérité

Le président Kennedy, d'après un de ses adjoints, se sent coincé, privé de sa liberté d'agir par la situation à Cuba.

Les Etats-Unis ont besoin de se montrer flexibles, mais ils sont paralysés par des idées préconçues, par des slogans qui ne veulent plus rien dire. Le Congrès, dominé par des ultra-conservateurs très âgés, a tendance à se servir de conceptions populaires erronées au lieu de tâcher de les corriger. Le Président pourrait peut-être entreprendre l'œuvre de rééducation massive qui est nécessaire, mais il n'ose pas le faire.

Il met Cuba en cause, Les adversaires politiques du Président, selon la Maison Blanche, sont convaincus que la Russie n'irait pas jusqu'à la guerre pour sauver Castro. Donc, ces gens se croient libres de continuer à faire montre d'irresponsabilité sans courir de danger.

« Inutile de leur dire que leurs sorties virulentes contre Cuba rendent impossible toute négociation sur le désarmement ou sur Berlin. Ils ne veulent pas de désarmement ni d'accord sur Berlin », me disait un conseiller du président, au sujet des républicains et des démocrates qui attaquent la politique de Kennedy.

UN HOMME SEUL

« Personne ne défend le président au Congrès ». (Ce n'est pas tout à fait juste. Un petit groupe de libéraux, que le président refusa d'appuyer dans le passé — le sénateur Humphrey, le représentant Richard Bolling qui aurait dû devenir chef de la majorité et qui l'aurait été si Kennedy avait livré bataille — ces gens-là défendent le président mais sans appui, ils n'ont pas d'influence).

Les républicains, de temps à autre, se taisent pendant quelques jours de peur de se faire appeler « le parti de la guerre ». Mais ce n'est pas très sérieux comme peur.

« Ça ne finira jamais, cette persécution du président », se plaignent les gens de la Maison Blanche. «Et c'est si injuste ». Mais les chefs « à poigne » ne se plaignent pas de l'injuctice de leurs adversaires. Kennedy s'en plaint.

Il avait cru avoir gagné la partie, avoir remporté une victoire politique interne et externe en obligeant les Russes à retirer leurs fusées de Cuba. Mais il s'avère maintenant que ça ne suffisait pas.

Il y a deux divisions russes blindées à Cuba. Il y a des armes modernes en quantité. Khrouchtchev promit de retirer « les troupes qui gardaient les fusées ». Et c'est ce qu'il est en train de faire. Selon Krouchtchev, cette formule veut dire seulement les « troupes russes qui montaient la garde autour des fusées ». Kennedy avait cru que la formule voulait dire toutes les troupes russes à Cuba.

Maintenant tous les politiciens — démocrates aussi bien que républicains — accusent Kennedy de s'être fait rouler. Les pilotes d'avion insistent, disant que leurs photographies aériennes leur permettent de distinguer si une unité est russe ou cubaine, mais personne ne croit les pilotes.

Les Russes rétirent quelques troupes, mais il est évident que les bateaux qui emmènent ces troupes en amènent d'autres. Il n'y a pas eu réduction nette du personnel russe à Cuba.

Par conséquent, les adversaires de Kennedy peuvent reprendre le vieux refrain : « A 90 milles de nos côtes, des unités russes blindées se rassemblent ».

Kennedy est sur la défensive. Ce n'est qu'aujourd'hui qu'il a donné l'ordre au secrétariat d'Etat de ne plus discuter du nombre exact de Russes à Cuba. Mais le jeu des chiffres a duré assez longtemps pour qu'il ne soit plus possible de ne pas tenir compte de cet aspect de la question.

Donc, le président, chaque fois qu'on parle des Russes à Cuba, répond qu'il continuera à demander qu'ils en soient retirés, ce qui rend sa position intenable, parce que les Russes retirent mille fantassins et les remplacent par mille « techniciens ». Tant qu'il y aura un seul Russe à Cuba, les adversaires de Kennedy s'en plaindront. Le communisme, diront-ils, s'est installé dans l'hémisphère occidental et le président a peur de dire cette vérité au peuple.

Kennedy a tellement peur de se faire accuser d'avoir caché la vérité, qu'il vient de froisser le Brésil en publiant un communiqué officiel qui dit que des communistes se sont infiltrés dans le gouvernement brésilien. On ne parle pas ainsi de ses alliés. Mais comme un sénateur républicain allait porter cette accusation, Kennedy préféra le faire lui-même.

UN MYTHE A DEGONFLER

Le président pourrait prendre le taureau par les cornes et déclarer carrément à son peuple que la bombe à hydrogène à mis fin à la domination du monde par les Américains; qu'il était prêt à risquer la guerre mondiale pour faire retirer des fusées à longue portée de Cuba, parce que celles-ci pouvaient atteindre les Etats-Unis, mais qu'il se refuse d'exposer son pays à la guerre mondiale simplement pour changer le régime d'un tout petit pays voisin. Le jeu n'en vaut pas la chandelle, pourrait-il dire. Mais il n'ose pas être le premier à avouer aux Américains qu'ils ne sont pas les maîtres du monde. Peut-être prendra-t-il le risque dans l'avenir ? Plus il remet la chose, plus il devient certain que la question cubaine le hantera jusqu'au cours de la campagne électorale de 1964, qui n'est pas gagnée. Pour le moment, en tout cas, Kennedy semble incapable de quitter la position purement défensive qu'il a adoptée, et par conséquent, personne n'explique les réalités de la situation aux Américains.

M. P. DEAN.

Il n'y a plus de place pour d'autres taches de sang.

UN SOLEIL BIEN PALE

Il ne s'agit pas de l'astre solaire qui nous est si précieux, mais du soleil de la liberté, de cette liberté qui nous est vantée partout dans le monde et qu'il devient de plus en plus difficile d'acquérir ou de conserver. Je ne pense donc pas au maître de la nature qui assure la vie sur notre planète, mais à cette autre source de lumière qui, tout en étant beaucoup plus modeste, a une si grande place dans le cœur des hommes.

Nous nous trouvons devant un monde où la liberté est en passe de devenir un objet rare, désuet, presque inaccessible. La liberté est bafouée, piétinée, et on n'en tient compte que pour vanter les mérites de tel ou tel régime qui se dit son plus fidèle serviteur, tout en faisant le nécessaire pour empêcher qu'elle soit à la portée de tous et le point de départ d'une société nouvelle où chaque citoyen aurait les droits qui en toute justice lui appartiennent. Elle est une lumière fixe que l'homme s'efforce d'atteindre envers et contre tous, pour que la vie cesse d'être une injustice criarde et permanente.

Le mot liberté implique obligatoirement justice, paix, solidarité entre les hommes et un bien-être collectif, partagé sans privilèges ni équivoques C'est clair et c'est simple, mais dans le monde d'aujourd'hui, nous n'en avons malheureusement pas la jouissance. Regardons un peu autour de nous et tirons-en des conclusions : la paix est toujours menacée, la justice des hommes n'est trop souvent que vengeance et cruauté, la solidarité effective et de tous les instants n'est qu'un rêve, et le bien-être collectif un mirage qui ne se matérialise pas dans la vie de tous les jours. En attendant, on parle partout des libertés qui sont accordées aux peuples et aux citoyens, tromperie absurde dont nous sommes conscients, et qui a le mérite de prouver la mauvaise foi de ceux qui prêchent le miracle là où il n'y a que mensonge et fourberie.

Si nous nous en tenions aux propos des chefs des gouvernements dits démocratiques, des rois ou des sultans, des dictateurs ci-

(Suite en page 2.)

COMMENTAIRES

Dia tras dia

Dos mensajes

VAMOS a referirnos a los mensajes dejados por dos seres, separados por la distancia geográfica y los años, lanzados al mundo en lenguas distintas, pero iguales en el tono, en la idealidad que los inspira.

El uno, procede de una mujer, muerta hace 13 años a los 31. El otro, de un hombre muerto hace unos meses, a los 100 años.

Es decir, la extrema juventud de la una, dejó el fruto sazonado de su gran cultura, de su inteligencia privilegiada, de todo lo que era realidad ya y todavía promesa. Y la extraordinaria vejez del otro, los frutos de una larga vida de lucha y de experiencia, a través de la cual asistimos a los más formidables acontecimientos que han sacudido el siglo XX y los finales del XIX.

Ambas obras tienen singular valor y las dos representan el mismo mensaje de esperanza en el mañana.

María Luisa Berneri, autora de este «Viaje a través de Utopía», que la Editorial Proyección ha editado hace poco en la colección «Signo Libertario», es uno de los valores más auténticos con que ha contado el anarquismo. Valor por sus capacidades, por el sentido serio y grave que diera a su vida y a la obra de su vida, por cuanto rodea y enaltece en ella el nombre de Berneri y las ideas que a ese nombre han ido vinculadas desde hace medio siglo.

George Woodcock prologa esta edición castellana, cuya Introducción empieza con estas palabras de María Luisa Berneri: «La nuestra es época de concesiones, de medidas a medias, de mal menor. Los visionarios son objeto de mofa y de desprecio, y los «hombres prácticos» rigen nuestras vidas. Ya no buscamos soluciones radicales, sino meras reformas, a los males de la sociedad: ya no tratamos de eliminar la guerra, sino de evitarla durante algunos años; ya no tratamos de eliminar el delito, si no que nos contentamos con reformas judiciales; ya no tratamos de extirpar el hambre crónica, sino de crear instituciones mundiales de caridad. En una época en que el hombre está tan preocupado por lo práctico, lo pasible de realización inmediata, constituiría saludable ejercicio volver la mirada hacia quienes soñaron utopías y rechazaron todo lo que no satisfaciera su ideal de perfección.

» Leyendo la descripción de estas ciudades y de esas repúblicas ideales, más de una vez nos sentiremos humildes, pues comprenderemos la modestia de nuestras existencias, la pobreza de nuestra visión. Zenón postulaba el internacionalismo; Platón reconocía la igualdad entre los sexos; Thomas More percibió claramente la relación entre la miseria y el delito, cosa que aún hoy es negada por muchos. A principio del siglo XVII, Campanella propuso una jornada laboral de cuatro hors, y el erudito alemán Andreae habló del trabajo atrayente, formulando asimismo un sistema educativo que podría servir de modelo en la actualidad...».

De la mano de María Luisa, realizamos con la lectura de este libro un viaje a través de todas las utopías, desde las utopías de la antigüedad hasta las utopías modernas.

Y esta lectura es además una lección de modestia, porque nos damos cuenta de que existe un encadenamiento tan lógico y tan vital entre el pensamiento antiguo y el pensamiento moderno, que no podemos sentirnos más que humildes eslabones de una cadena de luchas y de esfuerzos por superar la condición humana de la que fueron heraldos avanzados hombres que pensaron como nosotros en muchas cosas hace más de dos mil años. ¿Quiere esto decir que el progreso no existe? Quiere decir esto que hubo quienes fueron infinitamente más lúcidos y audaces que nosotros.

— ◆ —

Nicolás Stoïnoff, en « Un centenaire bulgare parle », nos lega, en este volumen, la rica cosecha de una vida. A través de la narración de su existencia y de la lectura de los trabajos reproducidos en este texto, asistimos a la evolución del pensamiento anarquista búlgaro, desde Cristo Botev hasta nuestros días. Stoïnoff, nacido en plena dominación turca, ha muerto hace unos meses bajo la dominación comunista. Y esta existencia heroica y modesta, dinámica e íntegra, es la imagen misma del esfuerzo de la Bulgaria moderna, debatiéndose desesperadamente contra todas las formas de absolutismo.

Obra rica, densa, llena de recuerdos emocionantes y de pensamientos profundos, en la que la mezcla extraordinaria del alma eslava con las características de la confederación de pueblos que constituyen la actual Bulgaria — la antigua Tracia, patria de Espartaco, es hoy tierra búlgara — ha dado un producto seductor y extraño. Stoïnoff es un hombre de acción, dotado de un espíritu analítico y de un sentimiento místico de la vida, que le hace comprender las reacciones de un pueblo de creyentes.

Nadie podrá retener las lágrimas, leyendo la muerte de Vassily Tarakine y la última carta enviada a sus padres por este muchacho de 20 años, objetor de conciencia por convicción religiosa, fusilado por los comunistas por indisciplina, que Stoïnoff nos cuenta con frases conmovedoras.

Es este otro mensaje, de energía, de piedad, de esperanza, que nos viene desde el otro lado del telón de acero, por la voz, ya extinta, de un hombre que luchó sin cesar, desde sus años mozos hasta su vejez extrema, contra todas las formas de la intolerancia y del despotismo.

Dos libros a leer, a meditar y a divulgar.

Federica MONTSENY

«Viaje a través de Utopía». — Editorial Proyección, Buenos Aires.
« Un centenaire bulgare parle » — Editions « Notre Route ». Paris.
(Pueden adquirirse en los Servicios de Librería de la C.N.T., en París y Toulouse).

CONFERENCES PUBLIQUES ET CONTRADICTOIRES

A PERPIGNAN

Organisé par la Fédération *Francisco-Ferrer* des Pyrénées-Orientales, aura lieu à Perpignan, le 18 mai, à 21 heures, salle Arago, par le camarade LAS VERGNAS.

Pour le sujet, consulter les affiches.

ARGELES-SUR-MER

Le dimanche 19, en matinée, à 15 heures, salle des fêtes, LAS VERGNAS traitera le sujet « *Pourquoi j'ai quitté l'Eglise* ».

Camarades, par le présent communiqué vous êtes invités à participer, si vous croyez d'utilité combattre l'opium du peuple.

Le Secrétaire à la Propagande.

Ha sido necesario que el fascismo segara otra vida

El proceso, la sentencia y el fusilamiento en Madrid del comunista Julián Grimau, por parte del régimen franquista, han tenido la virtud de servir de aguijón a la conciencia universal, para que ésta se percatase de que el problema español sigue planteado con la misma intensidad y amplitud que hace 25 años, para que ante ella se pusieran de manifiesto las verdaderas características del régimen de Franco, digno representante de los regímenes de Hitler y Mussolini, impuesto a los españoles desde hace un cuarto de siglo.

Nosotros, que no hemos cejado un instante en combatir con todas nuestras fuerzas la tirania franquista, que venimos denunciando, día tras día, con aportación de cifras, hechos y datos, las verdaderas características de ese régimen y la farsa que supone su pretendida «liberalización», no podemos sustraernos a la idea de enumerar los aspectos más salientes de este nuevo crimen del franquismo, por cuanto ellos corroboran nuestra actitud de toda hora .Hélos aquí:

1) Con la sentencia a muerte y ejecución de Julián Grimau, queda patentizado que el régimen de Franco sigue fiel a sus postulados del 18 de julio del 1936, puesto que ha sido condenado por sedicentes «delitos» cometidos en la época de la guerra civil. «Si es necesario, haré fusilar a media España», dijo Franco. A ese principio se atiene. Las amnistias que ha promulgado, son una farsa macabra.

2) Que la «justicia» franquista es otra parodia siniestra. Grimau ha sido condenado, como anteriormente lo fueron infinidad de compañeros nuestros, por procedimiento sumarísimo, sin que los hechos imputados pudieran ser debidamente establecidos y comprobados, sin testimonios de cargo o descargo y casi sin posibilidades de defensa. En cuatro horas ha sido vista y juzgada la causa; 48 horas después el piquete de ejecución habia cumplido su obra fatídica y degradante.

3) Que la prensa española sigue amordazda y escribe al dictado de las imposturas emanadas del Ministerio de Información. A partir del 13 abril, la prensa extranjera anuncia la apertura para la semana siguiente del proceso contra Grimau, así como la predisposición oficial de condenarlo a muerte y ejecutar la sentencia con la máxima rapidez. El 17 del mismo mes, el Ministro de Información, Sr. Fraga Iribarne, desmiente la noticia sobre la apertura del proceso, y agrega que la instrucción no está terminada. Al día siguiente, 18 de abril, se celebra el proceso y se pronuncia la condena a muerte. El día 20, de madrugada, se ejecuta la sentencia. ¿Cual es la actitud de la prensa española durante ese lapso de tiempo? Veámoslo: El día 18, apertura del proceso, se limita a dar cuenta de algunos incidentes acaecidos en Bruselas, Roma y Milán, ante las sedes de las respectivas representaciones diplomáticas de Franco, por parte de manifestantes «poco numerosos» que pedian la libertad de Grimau, y a decir que en Milán se produjo una importante contramanifestación en favor de España. En total eran 11 contramanifestantes. Del proceso, ni una palabra. El día 19, la prensa española sigue la misma tónica. Da cuenta de manifestaciones de protesta en otras capitales, siempre minimizando exageradamente su amplitud, pero sobre el proceso, ni una sola línea. El día 20, cuando yá Grimau está fusilado, es cuando los españoles se enteran por via de prensa, de la celebración del proceso, de su desarrollo y de la sentencia dictada. El 21 da cuenta de la ejecución y una relación más aproximada de la ola de protesta que ha levantado en el mundo.

Pero, además, al efecto de quitar importancia a los hechos y de desvirtuarlos, la prensa franquista califica las protestas que contra su régimen se han suscitado por todas partes, de maniobras desacreditadas del comunismo. (Hay articulista, incluso, que se ha permitido el lujo de hacer comparaciones entre las protestas de ahora con las que se produjeron cuando el fusilamiento de Ferrer Guardia, hollando la memoria del gran pedagogo anarquista, cuya obra tiene bien ganado el crédito y el respeto universales.

4) Que el «cinismo y la tonteria» no se encuentran de parte de quienes manifiestan su repudio ante los crímenes del franquismo, sino de la de quienes organizan manifestaciones «espontáneas» como la desarrollada el día 21 de abril en Zaragoza, para desagraviar a Franco de la repulsa internacional, en el curso de la cual se profirieron insultos contra Kenedy y se reclamó Gibraltar para España. Esto, que refleja la verdadera fisonomia del franquismo desde 1939, la hubiera reflejado con mayor fidelidad si, además, los manifestantes hubieran reclamado, como en otra época lo hacian, todo el Marruecos para España.

5) Que Franco, al fusilar el comunista Grimau, haciendo caso omiso de las voces de clemencia que le han llegado de todos los horizontes políticos, religiosos y sociales, ha querido demostrar ante el mundo que es el campeón del anticomunismo, «el Centinela de Occidente»,, como se autocalifica, y que en España no hay otra alternativa que su régimen o el comunismo. Como sabe que eso no es cierto, ha supuesto sin duda que segando la vida de un militante comunista podria afianzar su tesis.

6) Que ha sido necesario que el fascismo español cometiese un nuevo crimen para que en el mundo entero se levantase un clamor de protesta; para que en París, Lyon, Marsella, Burdeos, Toulouse, Bruselas, Méjico, Londres, Estocolmo, Amsterdam, Roma, Milán, Nápoles, Zurich, Copenhague, Alger y en otras muchas ciudades, tuvieran lugar nutridas manifestaciones de protesta y de repudio al franquismo; para que dicho régimen fuera calificado por la prensa internacional de todos los matices de fascista y de indigno de estar asociado al mundo libre; para que el mundo entero se acordara de que el fascismo pervive todavia en España y se percatara de que la sedicente «liberalización» del régimen de Franco no es más que pura farsa.

7) Que, sin embargo, no habia lugar a llamarse a engaño, pues Franco, fusilando o sin haber fusilado a Grimau, tiene sobrados méritos para ser considerado fascista e indigno de estar asociado al mundo libre. Ahora tiene en su haber un crimen más; es todo.

8) Que en este sentido hemos venido insistiendo machaconamente desde todas nuestras tribunas de expresión, poniendo de relieve los hechos que caracterizan al régimen franquista, el cual, en los seis últimos meses, ha reunido trece veces sus tribunales de excepción, condenando, en las mismas condiciones que a Grimau, a 102 militantes de la oposicióón a más de 590 años de cárcel. Entre ellos, se encuentran más de 30 compañeros de la C.N.T. y de las JJ.LL.

9) Que en la España de Franco impera la ley de la selva, como definió muy certeramente el Señor Rigal, representante del Sindicato de la Enseñanza de Francia, en el mitin de Toulouse, por lo que actos de esta naturaleza se reproducirán mientras subsista el régimen.

10) Que, por consiguiente, como el régimen franquista es incapaz, por naturaleza, de renovarse, es necesario sustituirlo, para lo que se precisa que la presión popular sea ejercida constantemente y no solo cuando se oyen los gritos desgarradores que una descarga de fusileria hace enmudecer de inmediato.

11) Que el dictador español es el menos indicado para pronunciar condenas por sedicentes crímenes de guerra, pues él es el principal culpable, el instigador y el promotor de la contienda civil española que desencadenó con la sublevación militar de 1936, como definió magistralmente Daniel Mayer en el mitin de París.

SERVICIO INFORMACION C.N.T.

*

En el número próximo continuaremos la publicación del documentado texto «Ante la eventual revisión o prórroga del tratado firmado en septiembre 1953 entre los EE.UU. y el gobierno del general Franco». — N. de la R. —.

Un soleil bien pâle

(Suite de la page 1.)

vils ou militaires, il faudrait admettre que la liberté est à la portée de tous et de chacun. Mais la réalité est toute autre : des millions d'hommes se voient privés par la force de tous leurs droits; des dizaines de milliers pourrissent dans des prisons, parce qu'ils ont exprimé leur désaccord avec les actes de ceux qui sont au pouvoir; d'autres encore sont passés par les armes pour des raisons politiques ou sociales. Ajoutons-y l'interdiction de dire ce que l'on pense, de se réunir librement ou de s'associer pour défendre des intérêts communs, et nous aurons un tableau succinct des « libertés » qui nous sont offertes dans ce siècle où le progrès est trop souvent synonyme d'injustice.

Injustice que nous retrouvons dans la privation des masses laborieuses et la richesse des classes privilégiées; dans la faim et l'ignorance, qui sont l'apanage de presque les deux tiers de l'humanité; dans les maladies qui s'acharnent sur les êtres mal nourris et dans toutes les discriminations, religieuses, de race et de classe, qui s'appliquent au détriment des droits qui appartiennent à l'ensemble de la collectivité.

Le soleil qui réchauffe le plus le cœur des hommes est, pour l'instant, un soleil bien pâle. Il ne brille nulle part avec éclat, il est toujours le symbole d'un monde meilleur très difficile à atteindre, et c'est dans l'espoir de percer les nuages qui l'entourent que nous devons poursuivre la lutte qui nous approchera, jour après jour, des objectifs que nous nous sommes fixés, de la liberté qui est le plus grand souhait de tous les peuples.

A. TARRAGO

Paris, mai 1963.

Les grandes fleurs du désert

(Suite de la page 8.)

Pour paraître fin printemps 1963, aux éditions de « L'Amitié par le Livre ».

HAN RYNER

« LES GRANDES FLEURS DU DESERT »

Illustrations de Goderique Grand
Un volume de 14 × 18 de 140 pages, en antique, noir et rouge

Tirage numéroté et signé par Georgette Ryner.

Exemplaires sur pur fil Lafuma avec photo originale et documents authentiques : 30 F.

Sur BK de Rives avec photo : 20 francs.

Sur Velin Identique avec photo : 10 F.

Ce tirage limité au nombre des souscripteurs qui s'inscrivent ainsi au titre d'amis co-éditeurs.

L'exemplaire normal peut être retenu à : 7,50 F.

S'inscrire avec ou sans versement au nom de Louis SIMON, Secrétaire général de la Société « Les Amis de Han Ryner », 3, Allée du Château, PAVILLONS-SOUS-BOIS (Seine) - C.C.P. 2198 Paris, ou à Camille BELLIARD, « L'Amitié par le Livre », à BLAINVILLE-SUR-MER (Manche) - C.C.P. 6666 Paris.

REPORTAGES

La situación en Portugal

¿Hasta cuando la opinión internacional consentira los crimenes salazaristàs ?

Se necesitarían las páginas de una edición dominical de un rotativo neoyorquino, para relatar a diario y llevar al conocimiento de la opinión mundial la sarta de crímenes que, en su «reinado» de treinta y seis años, llevan perpetrados los secuaces del jesuita Oliveira Salazar.

El solo relato de los más recientos casos, a la par que colman de impaciencia y de indignación nuestros espíritus, aumentan, día a día, la rebeldía de los sacrificados a la política colonialista de Salazar y hasta la propia conciencia de sus más directos colaboradores y afines, como acaba de demostrarse en la propia Asamblea Nacional.

La miseria que cunde en el agro y de la cual son victimas no sólo los campesinos sino que alcanza hasta los propios propietarios. acaba de ser puesta en evidencia por la voz del diputado José Nunez Mexia, al denunciar que «un gran número de agricultores están abandonando sus actividades agrícolas por motivo de «quiebra» o para intentar mejor suerte en otras actividades. El panorama es, en realidad, descorazonador y en nada favorece el estado de espíritu colectivo, achacándose las responsabilidades de la situación a quienes han sido, precisamente, los más sacrificados por el régimen. Hay inmensas propriedades en venta y en algunas regiones, muchas otras han sido condenadas al abandono más completo, ocasionando con ello el aumento del paro obrero. Se compra cuanto se necesita para las fincas en explotación de labranza a los precios más altos de Europa y, por contra, se vende la poca producción a precios muy inferiores, cuando no más baratos, a los que rigen en los mercados similares».

En otra sesión de la Asamblea Nacional, el diputado mozambicano Manuel Joáo Correia, se insurgió contra determinada Junta que arrastra a las regiones africanas a gran número de colones con promesas que quedan incumplidas. Con tal motivo, las víctimas, una vez llegadas a aquellos parajes, sin recursos ni empleo, se ven constreñidos a mendigar la «caridad» pública, llenos de preocupaciones y de angustias, estampados en sus rostros los surcos de candentes lágrimas al verse en tierra extraña totalmente desamparados. Vemos. dijo, a estos colonos llenos de amargura y sus mentes preocupadas por la suerte de sus esposas e hijos, que en la metrópoli quedaron sin recursos. El auxilio pecuniario que les fuera ofrecido, brilla por su ausencia y, ante tal estado de depresión, se suman a la tremenda miseria de los nativos».

Por si todo ello fuera poco, el Dr. Martins da Cruz, igualmente diputado salazarista en su apreciación del presupuesto general del Estado, se insurge contra el desprecio que este demuestra hacia el capítulo de la Enseñanza Secudaria. «El Ministerio de Educación Nacional, afirmó, tan sólo percibe el 7,2 por ciento del presupuesto, lo cual representa un porcentaje diminuto para las necesidades de la población escolar».

«En relación a la población portuguesa, los gastos efectuados por dicho Ministerio no alcanzan a los 110 escudos por persona, cuando en Europa alcanza a los mil a dos mil escudos».

«La juventud portuguesa — de los doce a los dieciseis años — asciende al millón de jóvenes de ambos sexos y, de ellos, tan sólo la cuarta parte asciende a la instrucción secundaria. El saldo negativo cubre el 75 %. Y digo negativo, por que les negamos la posibilidad de ingresar en las escuelas a 750.000. Para atender a sus necesidades escolares haría falta la apertura de setecientos cincuenta establecimientos de ensino, suponiendo que cada escuela pudiera tener cabida para mil alumnos».

Queda, pues, bien definida la política de Oliveira Salazar. Miseria en el campo y en las ciudades. Miseria en las «colonias» — Mozambique es considerada la más rica de las «provincias ultramarinas» de Portugal —. Analfabetismo elevado en un 75 % del comunmente existente. Y no se diga que esta propaganda la hacen los «antipatriotas» dispersados por el Exilio. Es la voz de sus propios colaboradores; de los afines al régimen, la que pone en claro las bellezas y el encumbramiento de una política, asistida y fomentada por las ambiciones del capitalismo internacional.

LA SUERTE DE LOS QUE HUYEN

El 22 del pasado mes, a lo lago de las muy cantadas costas gaditanas, fueron encontrados, exhaustos, en un pequeño bote de remos, los estudiantes angolanos Cardoso de Matos, de 19 años, natural de Luanda, alumno de la Escuela de Regentes Agrícolas de Santarem; el cadáver del estudiante Pinharanda Ramos y el obrero corchotaponero, Antonio Guerreiro, de 24 años, natural de Cavão. Tanto el cadáver como los dos sobrevivientes, fueron entregados a la PIDE, la cual, en conexión con este caso, procedió a la detención de los angolanos Sousa Sobral, de 22 años, alumno de la Facultad de Ciencias, de Abel Traca, de 21 años, natural de Novo Redondo y de Alberto Rui Pereira, de 22 años, natural de Braganza (Portugal). Pero no para aqui la fobia policiaca, puesto que ha añadido a la lista a João Nobre, 1° cabo miliciano en activo. Todos ellos, se encuentran en las prisiones lisboetas del Aljube, sometidos a las habituales torturas de la PIDE.

LO DENIGRANTE DE LA PIDE

A 8 de diciembre del 1958, fué detenida la doctora portuguesa María Luisa de Costa Soares, en compañia de su esposo. Condenados, este fué llevado a la Prisión de Peniche y su esposa condenada a dos años de encarcelamiento. Normalmente debería estar en libertad desde el 1961. Pero, debido a la fuga de su esposo. fué puesta en **régimen de seguridad.** Han fallado todos los intentos llevados a cabo, hasta cerca del Presidente de la República, para que cese el martirio de esta victima. María Luisa cuenta, ahora, 56 años de edad y pesa ¡37 kilos! Con este simple, aunque escalofriante dato, puede uno darse cuenta de su estado físico. Su libertad está «condicionada» a la presentación «voluntaria» del esposo huido.

Esta es la justicia que se ejerce en el cristiano Estado del jesuita Oliveira Salazar.

Hemos hecho públicos estos dos casos, entre los millares existentes en el feudo salazarista, para que la opinión mundial se dé cuenta de lo que es el país del cual se hace tanta propaganda turística y para que sepan, los que a Portugal piensen destinar sus vacaciones veraniegas, que irán a pisar un terreno que se halla lleno de cadáveres «en vida» y cuyo aire está impregnado de los gritos y lamentos de tantos millares de victimas.

LUSITANO.

LA SITUACION EN CUBA

III. — LA REFORMA AGRARIA

Si a un campesino cubano se le pregunta en estos momentos lo que piensa de la Reforma Agraria, contesta con su indignación y cubriendo de improperios a Fidel Castro, a los comunistas y a los rusos.

El gobierno elaboró una reforma agraria, a base de que los que labran la tierra serían los propietarios de la misma, lo cual lleva implícita la propriedad de la producción. Sabido es cuán complejo y dificil de resolver en justicia es el problema de la tierra. Para el agricultor es mucho más evidente que para nadie, que la tierra «ayuda» a obtener determinados productos; pero que sin el trabajo humano, sin el cultivo, nada se consigue. El agricultor puede ir viendo día a día el resultado de su esfuerzo y de sus cuidados.

Pues bien, el Insituto Nacional de Reforma Agraria (INRA) se convirtió en el dueño absoluto de todas las tierras de Cuba. Como Fidel era el presidente del Instituto, se volvió automáticamente el dueño y señor de toda la república. Para entretener y engañar a los agricultores, se estableció el derecho de cada persona que viviera en el campo o que quisiera dedicarse a labores agrícolas, de permitirle hasta un máximo de dos caballerias de tierra — un aproximado a 270.000 metros cuadrados —; pero en la práctica el título de propriedad que al principio comenzó a distribuir el Instituto, no especificaba límites claros, ni concedia al agricultor otro derecho que el de usufructo, condicionado este a que la producción estaría sujeta a las regulaciones del I.N.R.A., el cual, a su vez, al propio tiempo que señalaria el tipo de producción, se encargaria de organizar la distribución obligatoria.

Está claro que, con tales limitaciones, el campesino se convierte en un asalariado del Instituto, o del Estado, y eso es lo que ha producido la indignación, la resistencia del «guajiro» campesino).

La producción moderna, por otra parte, que requiere el trabajo en grandes extensiones, para poder aplicar las ventajas del maquinismo, obliga a reunir las tierras comarcanas, lo cual puede hacerse, permitiendo el latifundio, o creando cooperativas agrícolas. Abordando este tema, escribió Agustin Souchy un pequeño y utilísimo libro, publicado en la Habana, sobre las llamadas cooperativas Cubanas, demostrando que son «granjas del Estado», y que de cooperativas solo tienen el nombre. Por cierto que al editor, el abogado español exilado en Cuba, Mariano Sánchez Roca, le costó haber editado el librito varios meses de cárcel, de la que se salvó Souchy por haber salido a tiempo de la Isla.

En estos momentos ya no se cuida el Instituto, ahora bajo la presidencia del viejo militante comunista, Carlos Rafael Rodriguez, de expedir títulos de propriedad. Su función es la de dictar instrucciones acerca de la producción, fijar precios de sus productos a los agricultores — quienes tienen prohibido hacer ventas directas al público — y almacenar y distribuir la producción agricola, ganadera y pesquera a través de los llamados «Consolidados».

El guajiro tiene que entregar, por consiguiente, al INRA toda la producción excedente de su consumo familiar, tanto de vegetales como de crias de animales, huevos y leche. Los precios los fija el INRA, y contra las decisiones del INRA no hay apelación .

Es evidente que en esas condiciones, el guajiro es un ser indefenso. Su única válvula de escape es la «bolsa negra». Aprovecha asi la escasez de productos en el mercado, que es fantástica, para resercirse cuando puede del mal trato que recibe. Por un puerco que pese 100 libras y que el INRA no pagará a más de veinticinco a treinta centavos la libra en pie, o sea, un valor de $ 25 ó $ 30 (tener presente que hasta que Castro implantó su dictadura, el dólar americano y el peso cubano tenían el mismo valor en Cuba y los dos tenían curso igual) el campesino puede conseguir $ 1,50 la libra, o sea $ 150. Una docena de huevos que el INRA le obliga a entregar por 25 o treinta centavos, puede venderla en $ 1,20 como mínimo. Por un saco de cien libras de Malanga — tubérculo básico en Cuba para la alimentación de los niños — y que normalmente se vendia al público a cinco centavos la libra, de los cuales recibía el campesino antes como dos a tres centavos la libra, ha llegado a pagarse hasta $ 100.

En general, los precios oficialmente han sido «congelados». Pero esto supone una rebaja en más de un cincuenta por ciento de los ingresos del campesino, por el alza experimentada en los productos de vestir y calzar, cuyo valor se ha duplicado y triplicado, aparte de que escasean extraordinariamente.

Un pantalón, que costaba $7.00, ahora vale $ 15.00. Un par de zapatos que costaba $ 6.00, ahora cuesta $12.00. La escasez es tan grande que ya se ha establecido una regulación, exigiendo que los compradores presenten una tarjeta, acreditando la empresa del Estado para la cual trabajan, sin cuyo requisito no se les entregará zapatos, y estos a razón de un par o dos al año. Para darse cuenta del desbarajuste que existe en la industria cubana, hay que pensar que Cuba era país exportador de calzado, y producia mucha de la tela que consumía.

Desde luego, además del desbarajuste hay la consiguiente mala fé, ya que, para adquirir armas y municiones con que convertir a Cuba en una catapulta, el gobierno «revolucionario» empuja a la miseria y a la desesperación a millones de cubanos.

Justo MURIEL.

Retrospectivas

Tanger y su rescate por el fascismo español

Nuestros servicios de información han traido a colación los recuerdos de un pasado ignominioso, baldón de verguenza, para un pueblo al cual siempre le han enseñado, desde las bancadas escolares, que el dominio, el «Imperio» de España habia tenido tal grandeza, que en sus «tierras jamás se había puesto el sol».

Queremos, sin olvidar el bombardeo aéreo al «Jaime 1», cuando esta nave acudia a Tánger, para bajar a tierra a sus heridos, de los cuales dos yacen aún en la cripta de un mausoleo tangerino en el cementerio de Bubana; queremos, decíamos, recordar otros hechos, mejor, otras bravuconadas fascistas, tales como las insertas en el diario madrileño «Arriba», cuando decia a propósito de la «tomada de Tánger», la declaración de que, «desde el mismo día 17 de julio del 1936, España estaba presente en la politica de Europa». Esto se escribia el 16 de junio del 1940, coincidiendo con la entrada de los alemanes en París y de las tropas de Franco en la ciudad internacional... en Tánger.

Haciendo memoria, recordaremos que en la soleada mañana del 14 de junio del 1940, desde el Borch, enigmática frontera de la zona internacionalizada por el Acta de Algeciras y por la carretera de Arcila, se hacía la operación, en tenaza, de ocupar la ciudad en la que presidia un representante directo del Sultán Mohamed V.

El coronel Antonio Yuste, al frente de sus Mehal-las Jalifianas, bajaba la carretera de Tetuán, llegaba a las puertas de la ciudad y desfilaba, a bombo y platillo, por la Avenida de España.

Por la carretera de Arcila, franqueado el Puente internacional, el teniente-coronel Gracián Ripoll, ostentando con sus galones el nombre «Augusto» de los emperadores romanos, al frente de tropas moras de la caballeria Jalifiana, desfilaba por el Boulevard Anteo, hacia la Plaza de Francia, donde se le agregarian las fuerzas de Yuste, para el Triunfal Desfile.

El espectáculo era deslumbrador para las miradas fascistas. Las Mehal-las y la Caballería Jalifiana, bajaban de la dicha Plaza, por la calle del Estatuto(hoy Libertad, en recuerdo de la Independencia), contorneaban el Zoco de Fuera para subir la calle de San Francisco en dirección a los espaciosos locales de la Legación.

Del «Vulcano», entonces anclado en bahia, descendieron varios destacamentos de infanteria de marina, al mando de un capitán, adueñándose, mano militar, del Puerto y de las dependencias de la Aduana.

Franco había, así, emulado a las tropas del Fuhrer, que en aquél mismo día soleado de junio, hacian su entrada triunfal en la ciudad-luz, en París.

Las directrices de la operación, no fueron, ciertamente, salidas del caletre castrense del ex-comandante de la Legión. Seguro que la operación habia tenido su cuna en la Cancilleria del Reich, y en el Palacio del Duce, quienes, a la sazón, bombardeaban ya las cási indefensas poblaciones españolas, que luchaban por la libertad de todo el pueblo hispano.

Los atropellos y las atrocidades cometidas por la policia de Franco no se extendía tan sólo a las personas físicas de los liberales y de un buen número de proletarios, que constituian la numerosa colonia española de Tánger, las cuales eran conducidas a las Jefaturas de Tetuán y al Hacho de Ceuta, donde las penas a muerte y a prisión, eran el pan nuestro de cada día. Las acusaciones, como suelen hacerse hoy, no eran de que sus víctimas fueran comunistas. No se usaba, entonces, tal latiguillo, porque Hitler y los soviéticos estaban de acuerdo en repartirse Polonia, Checoeslovaquia, Rumania y los demás pueblos que hoy constituyen el telón de acero.

El latiguillo era, en aquellos días, más pomposo .Todos los detenidos o secuestrados en Tánger, eran MASONES.

Todas las dependencias oficiales y muy especialmente las oficinas cherifianas de correos y la Aduana, quedaron en manos de los «cruzados», y digo cruzados por que la mezcolanza europea-musulmana-italiana y boche estaba ya, a la sazón, sólidamente engarzada.

Pero, llega justiciera y arrogante una fresca noche varaniega del mes de septiembre del año 1945. Aquel brio, aquella ostentación de los impávidos guerreros que habian asomado sus galas en la mañana soleada de junio del año 1940, solapadamente, aprovechando la nocturnidad tranquila, alrededor de las doce, sin toque de campanas ni estridencia de banda de cornetas y cornetines, cual salteador sorprendido en su fechoria, abandonan sigilosamente la ciudad, en sus mentes el olvido de que «España estaba presente en la política de Europa».

Ni Franco, ni Falange, ni cuantos habian ensalzado la hazaña del engrandecimiento de España, fueron llevados ante los Tribunales, como correspondía al hecho perpetrado. Sin embargo,las arcas del Tesoro Español tuvieron que devolver al Estado cherifiano, cuantas menedas habian sido indebidamente ingresadas. Y la cuantía, de la que no tenemos la cifra, puede considerarse de «aúpa», cuando se sepa que sólo por cada día de ocupación del correo cherifiano hubo de abonar lo equivalente, entonces, a medio millon de pesetas.

Caro le ha costado, al pueblo español, el entusiasmo franquista de la «ocupación» de Tánger. Sin embargo, para Franco y para sus huestes, el albadonazo sonó fuerte por entonces.

Recuerdo, en símil, las ostentosas pancartas de los primeros camiones, repletos de falangistas, llegados a la riente avenida levantina de Alicante, en las cuales, se inscribia en grandes letras negras como el alma de sus ocupantes: ¡A París!, ¡A París!

Pero a París han ido, veinticinco años después del alzamiento, las «ilustres» figuras de Muñoz Grandes, alma y corazón de la División Azul, Castiella y Fraga Iribarne, montados en altas andas circenses para poder secretar a los oídos de De Gaulle, las apetencias internacionales de un régimen que se halla en período agónico.

Así se escribe la Historia.

José DACK.

Marruecos, mayo 1963.

COLLABORATION

Actualidad

Tras de cornudos, apaleados

MUCHOS se habían hecho la ilusión de que el regreso precipitado del señor Giscard d'Estaing desde Madrid a Paris, el sábado, día 20 de abril, obedecía a una llamada de París, ante el estupor y la indignación internacionales producidos por la ejecución sumarísima, con todas las características de asesinato legalizado, del antifascista Julián Grimau.

Pues no. Ahora, mejor informados, sabemos que Giscard d'Estaing regresó a Francia, completamente desorientado por la actitud del gobierno franquista y sobre todo de Franco, acogiendo muy fríamente su oferta de préstamo de 75 millares de nuevos francos (750 millones). Según Franco y sus ministros, las condiciones del préstamo no les interesan. Dinero que haya que devolver y que emplear en compras en el país prestamista, no conviene a sus intereses. Lo que les conviene, según han declarado, es dinero ofrecido en las mismas condiciones que el Plan Marshall.

La arrogancia del franquismo es algo que sólo tiene un parangón: la estupidez, la estulticia casi, de los gobiernos que de él aceptan todo y que se someten a la política de duchas escocesas que, imitando en esto a Kruschev, está realizando Franco.

Porque, como si fuera poco su desdén ante las ofertas francesas, ahí están las manifestaciones anti-americanas de estudiantes, voceando contra Kennedy... quince días después de haber recibido la visita reverencial de Adlaï Stevenson, el que declaró, al volver a Washington, aún no completamente despejado de las borracheras pescadas en el cortijo de los Peralta, que «España era uno de los países más prósperos y en pleno progreso que había encontrado en Europa».

Queda uno estupefacto al tener conocimiento de todos estos hechos y al ver los magníficos resultados que todo ese juego está dando al Caudillo y sus avisados consejeros. Han tomado el pulso a la política mundial; se han dado cuenta de la legión de pusilánimes e incapaces que tienen delante; se han atrincherado en sus actitudes de desplante, y ahí los tenemos, puestos en jarras y desafiando al mundo.

Lo más grande del caso es que todo ello no le cerrará al franquismo las puertas de Estados Unidos, ni las de Francia, ni las de Alemania, ni las de todos los países interesado en invertir capitales en España y en contar con el campeón del anti-comunismo internacional. Kennedy devorará los gritos y las violencias de lenguaje de los estudiantes falangistas; De Gaulle callará ante la insolencia franquista; Adenauer y su substituto sonreirán paternalmente ante las salidas de niños mal educados de los españoles. Tras de cornudos, todos aceptan ser apaleados por los que, jugando la carta fuerte de la arrogancia y del desplante, por lo visto están obteniendo buenos resultados.

Cabe preguntarse si no existen ya dignidad ni conciencia de la propia fuerza en los hombres de las más poderosas y esclarecidas «democraciass» o si todos continúan siendo cómplices del fascismo español, conscientes de que así mantienen su necesaria existencia. Existencia que hay quien está interesado en conservar, porque es la carta a rejugar cuando termine la de la guerra fría y cuando la co-existencia entre la U.R.S.S. y los U.S.A. dificulte el mantenimiento de la tensión internacional con el cuento del anti-comunismo y de la defensa del mundo libre. Para la reacción mundial, el franquismo es un microbio en cultivo, cuya vida hay que preservar preciosamente, pues gracias a él podrán contaminarse otros países, cuando el momento se estime oportuno.

Que opinen así los hombres de la reacción y del gran capitalismo de todos los países; que la internacional del dinero actúe y maniobre de esta manera, no debe sorprendernos. Pero que de tan monstruosa combina se presten a ser cómplices hombres de relieve universal y de visión política obligadamente esclarecida y amplia, esto es lo inimaginable.

¿Las radiaciones atómicas habrán comenzado a destruir en los hombres los atributos antaño inherentes a la inteligencia, el carácter y la hombría?

Libres opiniones

Cuando volvamos a España

La magnitud de las próximas tareas confederales nos pasa desapercibida. Pecamos de confiados y, como otras veces, probablemente tendremos que consolarnos con lamentos. ¿Situarnos en el lugar que nos corresponde? ¿Aprovechar las oportunidades que la historia nos depare? Sería un principio de muchas soluciones.

Hay que partir de una base de entereza y firmeza. Equivocados estamos si creemos que, por tener hoy algún contacto de buen tono con alguna fracción del antifranquismo, mañana encontraremos camino expédito en nuestra marcha ascendente. Los amigos de hoy, que con su lenguaje se nos identifican frente a Franco, dejarán de serlo mañana, cuando se revistan de autoridad, de Poder, es decir, cuando sean hombres de Estado en función.

Afiancémonos bien. Sepamos distinguir lo que es conquista nacional y conquista social. No son líneas paralelas ni tareas complementarias. Una puede interesarnos muy poco, o nada; la otra reclama nuestra presencia, nuestro esfuerzo, nuestra atención más aguda y penetrante, y, en algunos casos, hasta el sacrificio personal. Así lo comprendimos palpitando los ideales de la C.N.T., y tan bien como yo, sabéis los miles de compañeros que hemos perdido.

Las conquistas que sinteticen interés nacional no puede defenderlas la Confederación Nacional del Trabajo. De acuerdo en que es muy interesante, y urgente, liberar a España del yugo franquista. Pero después de dar este paso, ¿en qué condiciones queda el pueblo? ¿Estarán garantizados sus mínimos derechos? Necesario es que pensemos en este extremo.

Uno de los imperdonables absurdos, al regresar a España, sería asentir a la libertad plebiscitaria como primera providencia de las llamadas grandes libertades. Eso será muy democrático pero nada tiene de confederal. La C.N.T. no puede sumarse a esas aspiraciones; no haría otra cosa que elegir a sus opresores, y tal vez a los verdugos de sus mejores hombres.

Esos estadios de visión política los tenemos muy superados. Los problemas planteados, en España más que en otro lugar de Europa, son eminentemente sociales, de solución directa y rápida. Expresan una agudeza amenazante, de agobio incontenible, por cuyos motivos, la Confederación Nacional del Trabajo, es la primera que está en la obligación de abordarlos y contribuir a resolverlos. ¿Como?

Los axiomas del pensamiento libertario se presentan, como nunca, robustecidos de vigor y con una actualidad indiscutibles. Pueden valer mucho en la próxima etapa de movimiento sindical. A los cuatro vientos podemos airear y proclamar, que toda obra de prosperidad social, y de equidad humana, tiene su primera fuente de abastecimiento en el esfuerzo de los trabajadores. Esto quiere decir, en lógico y estricto sentido de justicia humana, que los que trabajan deben ser atendidos preferentemente.

Por infinidad de razones, de sentido humano y social, en uso de lo comprendido y defendido tenazmente por la C.N.T., a los trabajadores nos debemos y con ellos tenemos que estar. Otras actividades, que no sean las del trabajo útil y honesto, no pueden ni deben interesarnos más que para combatirlas. Los gobiernos a oprimir; la burguesía a explotar. La Organización confederal está comprometida, en sus múltiples declaraciones y acciones, a ser manumisora efectiva de la Humanidad. Y los honores más elevados que pueda conquistar, al concursar a la solución de los grandes problemas, es ser consecuente con sus ideales y con sus promesas.

No podemos negar nuestro pasado; hemos de ratificarlo y tremolarlo con orgullo. Nos inclinamos a creer no negaremos las virtudes que han sido admiración del mundo trabajador. La C.N.T. podrá, sí, resistir algún desgarro, alguna defección; pero el precedente d nuestros primeros internacionalistas, el raudad de sacrificios fluido por sus más sinceras representaciones personales, por encima de todas las contingencias, tendrán continuidad y prosperidad. No faltarán los que honrarán y prestigiarán las ideas libertarias.

Así, pues, cuando regresemos a España, apesar de lo que en otros tonos se haya dicho, y de otra manera se haya hecho, no se olvide que la Confederación Nacional del Trabajo será de impulso transformador y revolucionario. El coloso confederal, desde su aparición en el escenario de las luchas sociales, ha vivido y vivirá por lo que de común tiene con la clase trabajadora, con las palpitaciones libertarias y justicieras. Representación de esa capa social, viva encarnación de las energías liberadoras, la C.N.T. no puede arrullarse, esperanzada, en las hipotéticas soluciones de procedimiento gubernamental.

Desde otro ángulo debemos influir; otro léxico debe ser el nuestro. Ni estática ni retroceso; hay que avanzar. Si nos disponemos a conjugarlo, a aprovecharlo, en cada militante hay, poco a mucho, algo bueno y efectivo. Es lo que puede interesar a nuestra Confederación Nacional del Trabajo. Lo negativo, lo que minimiza a la Organización, lo incompatible con sus principios y su finalidad, es corrosivo, destructor, decadente, signo de ruina y muerte. Este material averiado no interesa a la C.N.T.

Nos acercamos a un examen práctico de Capacidad y Conciencia; dos factores angulares de nuestro edificio orgánico; dos promesas de resistencia; dos potencias sobre las cuales descansará un bello porvenir. ¿Qué factores de condición humana o social se resisten a ese signo tentador? La España mártir, al terminarse la era franquista, debe tener sus más efectivas atenciones.

Sería imperdonable la imprecaución. La España franquista desconoce las caricias y estimulos de la libertad; es retrógrada, por estar uncida a la casta militar, a la Iglesia y la autentica incapacidad de los políticos ¿Qué recurso tiene para abrir y sostener una era de paz y prosperidad?

Hay que ratificar el acierto inicial. La C.N.T., al erigirse en defensora de los trabajadores, al romper el fuego contra la explotación del hombre por el hombre, al declararse incompatible con el principio estatal, y declararle la guerra sin cuartel, ha revelado a la Humanidad un monumento de sabiduría que nada ni nadie ha desmentido. Tanto a la Organización como sus principios, a los libertarios corresponde defenderlos contra todo intento de claudicación.

Severino CAMPOS.

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »
Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.
Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.
Administrateur : J. BORRAS.

Recuerdos historicos : Número 6

La semana trágica de Barcelona 1909

Por Angel ROJO

Por la noche se organizaron las guardias en todas las calles. Como no habían salido los faroleros, el alumbrado a gas no funcionó y la obscuridad era grande. Se cenó sobriamente pan y butifarra con cantidades modestas de vino. Algunos vegetarianos se desesperaban de no encontrar comida a su gusto, en medio de las chirigotas de sus amigos que les llamaban *tronchistas*.

Cerca de la media noche, un vecino de la casa en cuyos bajos estaba la taberna, dijo que desde el terrado se podía contemplar una vista espléndida de los incendios. Subieron muchos a verlo. Efectivamente, era impresionante. En la oscuridad de la noche, y bajo un cielo estrellado, se veía el resplandor de los incendios en el centro y los cuatro puntos cardinales de la gran ciudad. Columnas de humo rojizo, más arriba negro, se elevaban lentamente en aquella noche sin viento. Se oían disparos lejanos.

La psícosis filosófica que siempre hemos padecido se manifestó por la necesidad que sintieron algunos de decir *su frase:*

—«Estamos haciendo historia».

—«El fuego lo purifica todo».

—«Aquellos polvos han traído estos lodos».

Alfredo estaba subido en el parapeto divisorio de dos terrados, absorto en el espectáculo. Le volvió a la realidad su hermano mayor que le gritó, riendo:

—Tú, rojo, deja de hacer de Nerón y vamos abajo.

Pasó la noche con relativa tranquilidad. Muchos durmieron en el santo suelo; otros descabezaron un sueño sentados; la mayoría permanecían espabilados y alerta por lo que pudiera ocurrir.

Con el día volvió la animación. En la fuente que había incrustada en el muro de una casa de la calle de Sadurní, se lavaron la cara la mayoría. Aparecieron unas vecinas con pastillas de jabón y tohallas. De la manera más natural del mundo, como si aquello fuera cosa de todos los días.

En la taberna, el dueño preparó café con leche colectivo; algunos habían sido invitados por los vecinos. Parecía una fiesta. De pronto sonaron unos disparos por la parte de la calle de San Jerónimo. Todo bicho viviente se puso en pie y empuñaron las armas, saliendo corriendo hacia el sitio de la alarma...

—Nada, no es nada — dijeron pronto algunos que ya regresaban.

—Ha sido una falsa alarma.

Con incidentes parecidos pasó todo el martes. Alfredo repartía el tiempo entre el *puesto de mando* y *su calle*. Le intrigaba la tranquilidad y pasividad de los dirigentes, que se limitaban a estar presentes, a encerrarse de cuando en cuando en la trastienda de la taberna y volver a salir sin dar orden alguna. El tenía la sensación de que el pueblo se había hecho el amo de la calle, pero que ahora no sabía qué hacer.

Así llegó la noche, tranquilamente, hasta cerca de las doce, que se armó *la gran guerra*, como decía el tabernero. Sonaron disparos hacia la Ronda de San Pablo. Todo el mundo se puso en pie, requiriendo armas. Llegó un enlace y dijo muy agitado:

—Vamos, pronto; la Guardia civil ataca la barricada de las escaleras de la cárcel de mujeres.

—¡Vamos todos! — gritaban por todas partes y se abalanzaron en masa hacia donde se sentía el tiroteo.

—¡Alto! — vociferó Negre —. No hagáis el burro. Esto no puede quedar desguarnecido. Que vayan la mitad de los que tienen fusil y los demás que quieran. Los otros fusiles aquí. No ofrezcáis blanco inútilmente, pero no cedáis. Tirad poco, pero sobre seguro.

No se discutió, ni se hizo selección. Unos quince hombres armados de fusiles salieron corriendo en auxilio de los atacados, seguidos de otros tantos con revólveres. Salvador Seguí iba con los primeros. El resto se concentró en las barriadas próximas en previsión de que fuera un ataque generalizado. En la taberna quedaron Miranda y el hermano mayor de Alfredo, sentados tranquilamente, como si hubieran entrado a tomar unas copas.

Nuestro hombrecito y aprendiz de revolucionario tuvo una gran lucha con *su otro yo. El* quería ir a la barricada atacada, pero *el otro*, el prudente, le decía que no, y para convencerle, le hacía ver que con un mal revólver poca cosa podía hacer. —Pero me van a creer cobarde. —Nadie se fija en tí. —Sí, no, sí, no... Por fin pudo más el amor propio que el miedo, que es lo que tenía, y alcanzó el grupo.

En la barriada se batía el cobre de lo lindo. El fuego era nutrido por ambas partes. Al llegar Alfredo vió cómo un hombre entregaba el fusil a otro y con la cara llena de sangre se dirigía a la primera bocacalle, la de la Aurora. La vista de la sangre le puso la carne de gallina, pero como le parecía que todo el mundo le miraba, llegó hasta el pie de las escaleras, sacando fuerzas de flaqueza.

Se tiró al suelo y fué avanzando hasta el primer escalón de la escalera.

Vió que la barricada era todavía más fuerte que las que había visto. Tras ella unos hombres disparaban por las aspilleras con una aparente serenidad que le asombraba. Cargaban el fusil, se echaban el arma a la cara, esperaban

INTERNATIONALE

RELIGION O PROGRESO SOCIAL

Las religiones son esencialmente retrógradas y retardatarias. Todas. Y, por añadidura, reaccionarias, Particular y principalmente la católica.

No hay, no existe Religión progresista. Las religiones, son quintaesencial y fundamentalmente contrarias y opositoras al progreso social y a la liberación económica de los pueblos.

La historia de la humanidad revela sin eufenismo partidista, la antítesis progresiva que caracteriza a las muy variadas y diversas religiones. Desde su origen y fundación, han sido las religiones la rémora del progreso y la justicia sobre la tierra, de la libertad emancipadora y del bienestar de los pueblos explotados y sometidos.

Los templos religiosos y las demás instituciones que les son idóneas, no son, en la práctica, sino instrumentos al servicio del capitalismo y la burguesia, sirviéndose para afianzar y sostener el sistema de explotación humana, adormeciendo, mediante el servilismo y la sumisión conformista, a los creadores de toda la riqueza social: los productores.

El alto Pontífice residenciado en su ciudad del Vaticano en Roma, Pio XII, declaró el primero de septiembre de 1944: «La conciencia cristiana no puede reconocer como justo un orden social que niega en principio y hace prácticamente imposible o vano el derecho natural de la propriedad, lo mismo sbore los bienes de uso, que sobre los bienes de la producción».

No ser puede ser más explicito. La más alta representación de la jerarquia de la Iglesia católica, manifiestáse sin ambajes ni rodeos en aquella fecha, contra todo principio de emancipación económica de los explotados, abogando abiertamente por la continuidad del régimen capitalista explotador de la clase desposeida.

Junto a la explotación burguesa, el embaucamiento religioso; junto a los déspotas y tiranicidas yuguladores de las libertades, los representantes de la religión predicadores de la Fé dogmática y premeditadamente embaucadora.

Las religiones constituyen, por sus esencias eminentemente sectarias e intolerantes, una fuerza evidente, destructora y disolvente de los ideales de progreso y justicia, de redención social y humana. La Iglesia católica ha suscrito preferencialmente, a la pureza de la doctrina cristiana predicada por Jesús, (si es que ha existido) el expansionismo territorial y la potencialidad esclavizadora. Y los discípulos de Ignacio de Loyola, el dominio universal mediante el concurso de la Espada destructora, a la liberación y persuación de los hombres.! Han predicado la humildad y practicado la violencia.

Como el hombre fanatizado es incapaz de razonar les enseñan el dogma intangible de la Fé religiosa que rechaza y no admite ninguna manifestación de libre examen. El fanatismo religioso, (como igualmente de cualquiera otra doctrina o ideal), es del mismo modo incapaz de tomar o adquirir conciencia de la realidad y de procurarse los conocimientos que la cultura y el saber humano ofrecen.

Los pueblos primitivos, ignorantes y superticiosos, se horrorizaban ante la presencia de la implacable fatalidad, dieron origen y base a las religiones, con el objeto de rendir culto a lo que la intuición les dictaba como divinidades catastróficas. Así fueron creándose y constituyéndose paulatinamente los diferentes cuerpos de sacerdotes que habían de implorar caridad de lo desconocido y que predicando la virtud, la libertad y la igualdad, se han erigido en señores y victimarios de sus hermanos, habiendo formado un inmenso y paradisíaco reino en éste mundo, a costa de la ignorancia y la sumisión de los desposeidos.

La desconocida inmensidad de la naturaleza y de la vida, incita a reflexionar a las «capas superiores», les inspira el miedo, el temor y el horror, promovidos por su estado de inconsciencia e ignorancia que les conduce a mirar con recelo y desconfianza a determinados fenómenos naturales más o menos irremediables y catastróficos.

Partidarios de la filosofia idealista y del estudio de los principios que informan a la naturaleza, nuestras íntimas preferencias son dedicadas a la inteligencia y al saber humano enaltecedor, y no a la religión obscurantista. Preferencialmente, optamos por el razonamiento y no por la creencia, el libre examen y no por la Fé ciega embrutecedora. Los hombres de conciencia libre, los libres-pensadores, contrariamente a los representantes de las diversas y muy variadas religiones que en el mundo existen, no se consideran en posesión de la verdad absoluta, por significar y suponer una caracterizada falta de gusto ético y científico.

Intolerante y conformista, la religión católica, bajo su apariencia cristiana, es despótica y tiránica; interesada en la formación de espíritus místicos, sumisos y serviles, de un servilismo denigrante, lo que les hace presentarse en la vida social, en la sociedad, retardatarios, cuando no anti-progresivos.

A las absurdideces de las religiones, es conveniente oponer un idealismo inteligente y constructivo. En lugar de ataques insultantes al clero y a los creyentes, que resultan en la práctica ineficaces y contraproducentes, procede un trabajo métodico y persistente de educación social, de divulgación de los conocimientos de las ciencias naturales elementales y de exposición ideológica emancipadora.

Una actitud inteligente y comprensiva hacia los creyentes, resultará siempre positiva y eficazmente fructífera, permitiendo liberar de los errores de las creencias religiosas. Los ataques ofensivos solo consiguen reforzarlos, nos lo ha demostrado la experiencia que, como expresa el adagio: «Es la madre de la Ciencia».

De ese modo podrá realizarse algún día, sin recurrir en absoluto a la religión, por nuestros propios métodos, el ideal del cristianismo primitivo, basados en los puntos de concordancia existentes con nuestro ideal manumisor de Socialismo y Libertad, exento de todo misticismo sumiso y servil, negador de la personalidad humana, con una diferenciación de base, no obstante.

Que nosotros propiciamos la realización del Ideal redentor en la tierra y no en el cielo, que no está situado en parte alguna en la inmensidad y en el infinito del Universo, por lo que participamos del criterio increyente de que Dios no ha existido, Dios no existe.

Tarbes. **José BERUEZO R.**

CARTA DE BARCELONA

EL «MUSEO PICASSO»

Querido Barcino: Perdona que, por esta vez, me meta en camisa de once varas enredándome a tratar de cosas de arte. Puedo tener la disculpa de que, aquí, incluso, el arte tropieza con barreras y cortapisas. Nada puede escapar a la fatídica sombra de El Pardo.

Por ello he escrito «Museo Picasso» entre comillas, puesto que si llegaras aquí y preguntaras por ese museo, oficialmente te dirían que no existe.

Ahora bien, si interrogas a cualquier aficionado a la pintura es seguro que, sin titubear, te encaminaría a la calle Moncada, y allí te enterarías que el Museo Picasso, se llama oficialmente **Exposición de la Donación Sabartés.**

Te explicaré cómo han ocurrido las cosas:

Vive en París, el señor Jaime Sabartés, que cuenta sus buenos ochenta y dos años y que es propietario de la mejor y mayor colección Picasso de carácter particular, y ello por admiración al pintor y también por fraternal amistad, pues el artista y el amigo pasaron juntos su juventud y su bohemia, de lucha y de esperanza, en la Barcelona de principios de siglo.

Es posible que el viejo Sabartés, temiendo por el destino que pudiera correr su colección, sintiera deseos de que Barcelona, su ciudad querida, heredara en vida al propio Sabartés y a Picasso. Pero la cosa no era fácil. Sabartés es emigrado voluntario y Picasso el autor del cuadro **Guernica.** Asociar los dos nombres, nada menos que en un museo podía ser factible en la Barcelona de 1963, pero parecía una provocación para los mandones de Madrid.

En estas circunstancias, se ha recurrido a la tradicional **enredada** de las costumbres sutiles de la vida intelectual barcelonesa. El Ayuntamiento nada ha dicho oficialmente. Lo mismo ha hecho la Diputación, pero he aquí que la Junta de Museos, sin manifestar quién se lo encargó, se hizo cargo de un viejo palacio de la calle de Moncada y comenzó a transformarlo en museo.

Por si te pica la curiosidad, puedo informarte que ese edificio de la calle de Moncada data de mediados del siglo XIV, y que ya en el siglo XV su propietario, Joan Berenguer de Aguilar, se lo ofreció como regalo de boda a su futura mujer y vecina de calle, la dama Angela Benita de Junzet. Después, por azares de la fortuna, el palacio pasó a ser propiedad de los condes de Santa Coloma, los cuales, por las mismas razones, le abandonaron, pasando a ser, como tantos otros, casa particular., (Recuerda que nuestros sindicatos, siempre a salto de mata, han vivido en diferentes palacios de la parte vieja de la ciudad).

Tras dos años de trabajo silencioso el vetusto edificio ha quedado convertido en museo, y debo confesar que con mucho gusto y acierto. En sus diferentes salas han quedado instaladas 427 obras de arte, entre telas, dibujos y litografías, constituyendo un conjunto de grandísimo valor, demostrativo de la obra del famoso pintor.

La inauguración tuvo lugar harto discretamente. No asistieron ni el gobernador civil, ni el militar, ni siquiera el alcalde, ni tampoco el donador generoso y ni que decir tiene que el pintor brilló por su ausencia. La prensa fué muy comedida en su información y, desde luego, bajo el título de **exposición de la donación Sabartés,** con cacofonía y todo.

No faltan por aquí descontentos que censuran a los donantes por haberse precipitado en su donativo, que suponen puede aprovechar a los ocupantes de la administración. A este criterio se opone el de quienes afirman que la ciudad no tiene la culpa de estar ocupada, y que la ocasión era harto preciosa para dejarla escapar.

Yo, la verdad, me quedo haciendo equilibrios en la cuerda floja de la duda.

Hasta la próxima, amigo.

GALERIN

Los que mueren

Dos nuevos nombres debemos agregar a los dos cuya muerte comentabamos en el número anterior de «Espoir».

Súbitamente, casi en las mismas circunstancias que el Dr. Martí Feced, ha fallecido en Toulouse el compañero Paulino Gómez, miembro de la Comisión ejecutiva de la Unión General de Trabajadores y de la del Partido Socialista Obrero español, así como del Gobierno vasco en el Exilio.

La figura de Paulino Gómez está estrechamente unida a toda la vida social y política de Euzkadi. Fué un hombre dinámico y combativo, que mantuvo con entereza y consecuencia ejemplares sus ideales.

Uno más que queda en el Exilio, después de haber dado lo mejor de si mismo en defensa de la libertad en España.

A su entierro, civil, asistió numeroso público, despidiéndole con palabras emocionadas, Pascual Tomás, por sus compañeros de organización y de partido, y el señor Leizaola, por el Gobierno vasco.

Nos asociamos al dolor que embarga a sus familiares y compañeros.

*

La otra pérdida que debemos consignar en estas líneas, es la del viejo militante del movimiento obrero, cooperativista y libertario francés Daudé-Bancel, animador del periódico «Terre et Liberté», que se ha extinguido a los 93 años de edad, después de una densa y fecunda vida de propagandista y de militante.

La gran edad de Daudé-Bancel hacia temer un fin próximo; pero para cuantos le veían desplegar todavia gran actividad intelectual; para cuantos se encantaban con su espíritu siempre vivo y joven, el fin, no por esperado menos doloroso, ha sido un rudo golpe.

Ha muerto en Rouen, donde, después de un entierro civil «sin flores, coronas ni discursos», según su última voluntad, ha sido incinerado.

Descanse al fin el infatigable militante, que tanta labor práctica supo hacer a lo largo de su prolongada existencia.

---

un buen rato y después le daban gusto al dedo, como si estuvieran en un tiro de blanco.

Los que llegaron de refuerzo hicieron retirar a algunos que estaban en la brecha solamente armados con fusiles de caza. Uno de ellos se sentó en el suelo al lado de Alfredo.

—¿Qué haces aquí, pequeño? — le preguntó

—Por si puedo hacer algo.

—No creo que haga falta. No se arriman. Han comprendido que es muy difícil saltar por encima de la barricada y disparan desde lejos escondidos en los huecos de los portales o detrás de los árboles.

Los que habían llegado armados de fusiles máusers se colocaron ante las aspilleras. ¿De dónde habían sacado aquellos fusiles? De pronto estalló un fuego nutridísimo, sin pausas. Las detonaciones secas de los máusers se distinguían claramente.

—¿Por qué tiran así, sin ton ni son?

—Eso está muy bien, pequeño — dijo el hombre de la escopeta de caza —, los civiles, que conocen el paño, se darán cuenta de que, de este lado, también estamos bien armados y lo pensarán mucho antes de atreverse a dar el asalto.

—¿Pero usted cree que asaltarán?

—No debieran hacerlo. Depende de lo bruto que sea el jefe.

—Bueno, pues yo me estoy aquí y al primer tricornio que asome le hago un agujero.

El hombre se echó a reir y dijo:

—Bueno, yo voy a ver si encuentro donde echar un trago.

Y se alejó lentamente.

Alfredo se preguntaba por qué había dicho aquella fanfarronada, cuando en realidad, de lo que tenía ganas era de marcharse lo antes posible. Pero ya no podía hacerlo. Sus propias palabras le ataban a la escalera. ¡Qué malo es hablar por hablar!

No pudo apreciar el muchacho el tiempo que pasó sentado en aquel peldaño de piedra, esperando que *no* apareciera el tricornio. Desde luego, el tiempo le pareció muy largo, mucho. El tiroteo se fué apagando hasta cesar por completo. Alguien le dijo:

—Ya no tiran. ¿Se habrán marchado?

—Será cosa de asegurarse.

El *Noi* hablaba en voz baja con otros.

Y entonces hubo como una especie de comedia infantil. Con una americana, una tohalla y una gorra, confeccionaron una especie de muñeco atado al cañón de un fusil. Fingiendo gran precaución le fueron asomando por el alto de la barricada. Nada. Le hicieron más visible, nada. Hubo otro conciliábulo y dos muchachos frisando la veintena saltaron al otro lado. Una voz les dijo:

—No vayáis lejos.

Y empezó a pasar el tiempo. La inquietud se reflejaba en muchas caras. A cada momento nos parecía que íbamos a oír los disparos de los guardias. Pero seguía el absoluto silencio. ¡Qué minutos tan largos! Un hombre de pelo cano dijo:

—En cuanto vuelvan, le arreo dos hostias.

—¿A quién?

—A mi hijo. ¿Tú crees que hay derecho a estarse paseando mientras aquí nos consumimos?

El hombre se quería convencer de que su chico se paseaba.

Y otra vez el silencio. Todos pensaban lo mismo, pero nadie quería decirlo.

De pronto, voces alegres por fuera:

—¡Asomarse, gallinas- ¡Se han marchado!

Todos se precipitaron a lo alto de la barriada. Avanzando tranquilamente llegaban los dos muchachos los brazos echados sobre los hombros y sin dejar de gritar:

—¡Se han marchado!

La mayoría de los hombres se apresuraron a saltar del otro lado y abrazaban a los dos valientes.

—No hay para tanto. No hemos visto a nadie. Yo he llegado hasta el Paralelo y nada. Ni siquiera me han visto los de la barricada de San Pablo.

—Yo — dijo el otro — he ido hasta la calle de San Antonio y he hablado con aquellos muchachos. Allí no han atacado.

Volvieron todos detrás de la barricada.

El viejo que quería pegar a su hijo, cuando le tuvo delante, se puso a llorar apretujándole entre sus brazos. La emoción era general. Sin previo acuerdo, como una necesidad para aplacar los nervios, primero como un murmulo, después subiendo el tono hasta vibrar a plena voz, las enérgicas notas de «La Marsellesa», con letra catalana de Clavé, se elevaron en la serenidad de aquella noche de julio de 1909...

Abans morir qu'ésser esclaus!

Todavía los obreros no sabían ni *La Internacional* ni *Los Hijos del Pueblo.*

La mayoría de los que habían acudido como refuerzo se volvieron al *Estado Mayor,* como decían riendo.

Alfredo se guardó su revólver vírgen, y regresó también, ahora sin complicaciones de conciencia.

(Continuará.)

ERRATA. — El compañero A. Vidal, desde Argel, nos advierte del error aparecido en este folletín, haciendo comenzar la huelga general de julio de 1009, en el día 2, cuando el hecho se produjo el día 26. Es cierto, y el autor cree haber escrito 26. Pero bien sea errata de pluma o de imprenta, accedemos gustosos a la rectificación para que las cosas queden en su justo lugar. Y muchas gracias, Vidalet. — A. R.

DE TOUT ET POUR TOUS

ORAN DESPIERTA

Con motivo del fusilamiento del militante comunista Grimau, la C.G.T.A. lanzó un llamamiento, por radio y prensa, invitando a los estudiantes y obreros a concentrarse en la Plaza de la Bastilla, el día 22, a las 6 y media de la tarde, a fin de protestar en contra del régimen franquista, sus crímenes y vejaciones a las libertades públicas.

En este llamamiento invitaban a todos los antifascistas españoles, asegurándoles su solidaridad y adhesión.

Sin tiempo de reunirnos ni tomar posición, acudimos al llamamiento, y tenemos que confesar que fuimos sorprendidos y emocionados al constatar la unanimidad con que los compañeros y simpatizantes acudieron a la cita, así como también el gran número de españoles de todas las tendencias antifascistas que aún quedan en Oran, todos muy sensibles a los crímenes que el régimen franquista comete en España, a fin de afianzar su existencia.

Los españoles y los franceses se contaban por centenares, pero los argelianos por miles. Así que a la hora indicada, se formó un cortejo imponente en el que, pancartas y banderolas, las habia para todos los gustos, en las cuales el nombre de Franco, escrito con tinta roja, parecia chorrear sangre en todas sus letras. No citamos las inscripciones, teniendo en cuenta la situación en que se encuentra «Espoir» con motivo del coloquio franco-español.

El cortejo en marcha recorrió, toda la calle de Alsace-Lorraine, principal calle oranesa, pasó por la de Floreal Mathieu y se presentó delante del consulado español. Todas las puertas y ventanas del edificio estaban cerradas y la bandera retirada, a fin de que no fuera pisoteada y quemada. No sabemos si fué miedo o vergüenza, pero fué así.

Allí, a petición de los organizadores, después de un pequeño desahogo, se hizo el silencio más profundo e impresionante: el minuto de silencio simbólico. Antes, se habia colocado el retrato de Grimau y un ramo de flores rojas como la sangre sobre la puerta del consulado español.

Inmediatamente se organizó un pequeño mitin, en el cual varios oradores españoles anatematizaron el régimen franquista y cantaron loas al nuevo mártir, agradeciendo a los organizadores su solidaridad y su protesta.

Un militante de la Agrupación Local de Orán arengando a la multitud frente al Consulado de España.

Un compañero de nuestra A.L., pidió que le dejasen decir unas palabras. Subido sobre los hombros de unos argelianos, que le servian de tribuna, dijo, dirigiéndose a la multitud, que hacia constar que era uno de la C.N.T., pero que hablaba en nombre propio, aunque sus compañeros todos estaban presentes y mezclados entre la multitud. Después de un breve saludo, sacó o mostró el carnet confederal y dijo: ¿Veis esto? Pues es el carnet de la C.N.T., la carta de identidad antifascista de todo sindicalista o anarquista español; los otros antifascistas tienen la suya, según al sector que pertenezcan, pero allí, en el Interior, por el solo hecho de encontrarle a uno su carta antifascista, es motivo para ser torturado y asesinado. Hoy ha caído Grimau, pero allí cada día cae uno o otro. Todos los antifascistas están condenados a muerte, y cuando caen, caen al grito de: ¡Viva la C.N.T. o viva la República!».

Un miembro de la C.G.T.A. terminó el mitin, prometiendo a todos los antifascistas españoles la hospitalidad, la solidaridad y la adhesión más completa y sincera a su causa. Finalmente pidió a los manifestantes que se disolvieran. Así se hizo. Vimos muchas mujeres llorar y muchos hombres que, entristecidos, y con los puños cerrados, hacian promesa de continuar la lucha hasta el triunfo de la Libertad de España.

El Corresponsal.

El "caso" Samblancat...

No debe repetirse

Tú, Federica, y lo mismo digo de los demás directores de nuestra prensa — que acaparáis «et totum» de nuestras figuras nobles — permíteme que yo diga también algunas palabras, acerca de ese gran amigo que hemos perdido.

Y otras, más breves, sobre mí mismo, que fuí su amigo.

⁂

Cuando Peiró, y otros antifascistas ibéricos, fueron entregados por Pétain a Franco para que se les fusilase, como así ocurrió, Angel me escribió:

« Maño: yo también estoy en la lista negra, pero te juro que, esta vez, no me pescarán vivo por que antes de que lleguen mis enemigos, abriré el gas y me suicidaré.»

Mi respuesta no se hizo esperar: «Oye, Angel: ¡No hagas eso! Esta misma semana, que debo ir a Agde, me detendré en tu casa, y entonces hablaremos;. Entre tanto, espérame tranquilo.»

⁂

¡No!; mi prometido viaje era una engañifa (cuestión de ganar tiempo). Lo que hice, de inmediato, fué escribir al coronel Tejada, antiguo embajadar de Méjico en nuestra España, explicándole la tragedia. Ignoro si otras personas hicieron la misma gestión, pero no ignoré que, el coronel — todo un hombre — recomendó el asunto, al Ministro mejicano en Vichy, con toda urgencia.

⁂

A los ocho o nueve dias — que fueron, para mi, otros tantos siglos — Samblancat me volvió a escribir, lleno de alegria:

«Maño, pasado mañana embarcamos. Barrunto que este milagro es obra tuya o de la C.N.T., que viene a ser igual. Lo que habéis hecho por mi, nunca lo olvidaré. Abraza a Blanquita y a tu Simona. Salud, surte y hasta más ver. — Angel.»

Conste que lo que acabo de explicar, no es para darme importancia, sino todo lo contrario; y tanto, que, de haber solamente sospechado lo que le «aguardaba» en Méjico a Samblancat, hubiera yo preferido que éste hubiese muerto a manos del fascismo y en España mismo.

Lo que puedo asegurar es que de habérnoslo guardado en Francia, nuestro «Angel exterminador», ateo cien por cien, habría muerto en el seno de la C.N.T. y no en el de la Iglesia católica.

⁂

El caso de Samblancat no es único: Lo mismo que su mujer, su yerno, etc., y la Iglesia, han hecho con él — «in articulo mortis» — quiso hacerlo, con Joaquín Costa, el carcunda de su hermano D. Tomás, pero el pueblo de Aragón, con la Federación obrera zaragozana a la cabeza, se opuso a ello, mandando a paseo al carca, e incluso a los ministros de Madrid que se querian llevar al muerto al «Panteón de Hombres Ilustres»...

⁂

Concretando: Bien que a nuestro Samblancat — una vez muerto — le sea igual « dormir en tierra sagrada» o en el vientre de un chacal, el Ateo, ya enterrado y todo, opina con nosotros: —¿Cómo y por qué respetar la decisión de unos familiares — los que sean — y aunque lo «mande» la ley — cuando éstos no quisieron respetar la voluntad póstuma, sagrada y soberana, del «ser querido» que va a morir? ¿Qué manera de querer es esa?

⁂

Angel Samblancat y Salanova — además de ser una excelente persona — gran pensador y escritor, el más culto y talentudo de su tiempo y, como consecuencia, el más perseguido de todos por su amor a las clases desheredadas, era también un racionalista consciente, razón por la cual, no podia creer en ningún Dios.

He aqui el por qué algunos — que no todos — de sus familiares, y su mujer la primera, que nunca quisieron a nuestro amigo como él se merecia, han pretendido deshonrar al hombre Idealista, sin apercibirse de que eran ellos y la Iglesia los que cargaban con la deshonra. Que con su pan se lo coman.

⁂

De todas maneras, el «caso» Samblancat no debe repetirse.

Cuando una «ocasión» igual se presente, la C.N.T., que se debe, por entero, a sus más grandes o más modestos servidores, ha de procurar porque éstos, en el trance supremo de abandonar la vida, sepan que hay alguien — por encima de la propia familia — que les asegura una muerte digna y tranquila.

Esto es lo menos que la C.N.T. puede hacer.

M. BUENACASA

Conferencia del compañero Borraz en la F.L. de "Los Salvajes" - Castres

El día 31 de marzo, a las diez y media de la mañana, tuvo lugar en esta localidad la anunciada conferencia a cargo del compañero Borraz, Secretario de Propaganda del S.I., sobre el tema: «El problema español y sus actuales perspectivas».

El Secretario de la F.L. preside el acto y dice a guisa de introducción: Como vosotros sabéis, esta F.L. ha venido organizando varias conferencias, tanto el año pasado como el presente, tratando de hacer labor útil en el Exilio en favor de nuestras ideas y de nuestro pueblo .Como todos conocéis al conferenciante, puesto que ya ha hablado en esta misma sala anteriormente, me ahorro el tener que hacer su presentación.

Inmediatamente hace uso de la palabra el compañero Borraz, quien, tras los saludos de rigor, manifiesta que, para poder juzgar objetivamente el problema español, hacen falta estas dos cosas: observarlo desde fuera de España y ser español. España, — agrega — es el país de las paradojas y de los contrastes. Así vemos, como se recurrió a las «santas cruzadas» para expulsar del país a los moriscos y luego, en 1936, la reacción recurrió a otra «santa cruzada», apoyándose en ellos como combatientes de primera linea.' Cabe observar, por otra parte, que el español, por temperamento, es de los seres más propensos a querer hacer pasar por el aro a los demás y el más reacio a pasar por él. En España se desarrollan paralelamente dos tendencias: la centralista y absolutista más acusada y la federalista y libertaria mejor definida y vertebrada. En tales condiciones, no es el centro que va absorbiendo a los extremos, sino estos los que dejan vacío el centro. No ha habido ni hay en España términos medios. Se pasa, sin transición, de uno a otro extremo, y en tales condiciones el choque es inevitable .

La Republica pudo quizás haber llenado ese vacio, dadas las esperanzas que en ella tenian puestas, antes de proclamarse, las clases humildes. Para ello hubiera sido necesario que se encaminase resueltamente hacia la aplicación de un programa social verdaderamente revolucionario. No lo hizo, por temor posiblemente a las fuerzas reaccionarias, y con ello defraudó completamente a las corrientes progresivas y a las clases laboriosas. Tal actitud la dejó exhausta de contenido y hasta de continente, expuesta a los fuegos cruzados de la derecha y de la izquierda. El choque de los extremos era inevitable y se produjo el 19 de julio del 1936, con la sublevación militar-clérigo-fascista.

Analiza a continuación lo que fué la contienda española del 1936-1939, sometida constantemente a la acción de los extremos, en lo que pudieron justificar su abandono al pueblo español las débiles y titubeantes democracias internacionales, y lo que determinó también la intervención de Rusia, en lo que a nuestra zona hace referencia. Y si en algo fuimos dúctiles, haciendo concesiones, fué en lo que nunca debimos haber hecho. Me refiero a nuestra intervención en el Gobierno, porque la C.N.T. no puede ser un instrumento de gobierno; no está hecha para gobernar, sino para hacerse cargo y administrar la economia del país directamente.

Pasa en revista seguidamente a los acontecimientos más salientes que se han producido a lo largo de nuestro ya prolongado exilio, diciendo que se han presentado ocasiones propicias para poner fin al actual régimen que tiraniza a España, las cuales se han desaprovechado a causa de los sempiternos extremismos, a causa de que se pensó más en las discrepancias pasadas y en las diferencias futuras, que en resolver los problemas que planteaba el presente.

Finalmente el conferenciante, analiza la actual situación del problema, haciéndo referencia a las maniobras que realiza el franquismo, tanto en el plano interior como en el exterior, tendientes a sustituirse a si mismo, lo que dejaria todos los problemas en el aire y abierta la pugna entre los extremos. Termina haciendo hincapié en la necesidad de que se constituya un Frente de lucha comun, como lo viene propiciando la C.N.T., por parte de las fuerzas antifascistas y antitotalitaristas, al objeto de poner fin a la dictadura, restablecer las libertades públicas y abrir amplia via hacia las transformaciones sociales y estructurales que necesita España. Esto último — concluye — no será posible mientras no podamos reinstalar nuestras organizaciones en España.

Varios compañeros intervienen, haciendo preguntas y solicitando ampliaciones, que son satisfechas por el conferenciante.

(Corresponsal).

sid

FESTIVAL DE S.I.A. EN TOULOUSE

El domingo, 19 de mayo, por la tarde, tercera manifestación artística de la temporada, a beneficio de S.I.A., consistiendo en un escogido programa de **Variedades,** representado por el elenco artístico del propio Grupo, con sus nuevas adquisiciones.

Acompañamiento al piano: Prof. Mme Ramis.

Empezará el espectáculo a las 3 horas y media, en el local social del Grupo «Terra Lliure»,, 48, rue de la République, Toulouse.

Velada que, tanto por su valor artístico, como por el carácter solidario a qué está destinada, merece ser secundada con la asistencia de todos.

☆

SOLIDARITE INTERNATIONALE ANTIFASCISTE

21 Juillet

CAMARADES!

Retenez cette date pour assister au Festival annuel de S.I.A. à Toulouse.

NECROLOGICA

ALFONSO ROSQUILLAS MAGRIÑA

El 17 de marzo dejó de existir, en St-Jean-de-Maurienne (Savoie) este buen compañero, después de largos periodos de sufrimientos ocasionados por la silicosis, enfermedad contraida en el trabajo. Contaba 57 años de edad.

Desde muy joven militó en la C.N.T. de Mataró.

Durante nuestra guerra, ocupó cargos de responsabilidad, tanto en el frente como en la retaguardia. Fué herido dos veces. En 1939 pasó a Francia, sufriendo — como la mayoria de los exilados — los rigores de los campos de concentracion. Fiel a sus ideas de emancipacion humana, contribuyó, hasta el fin de sus días, al sostenimiento de nuestra querida organización.

Al entierro de Alfonso Rosquillas — que fué civil — asistieron una buena cantidad de amigos franceses y todos los españoles radicados en St-Jean-de-Maurienne.

La dinastia de los Magriña y el Movimiento Libertario Español han perdido, con la muerte de Alfonso, un ser querido.

A Jaime — el hermano mayor — en Méjico; a Antonio — el menor — en la Federación Local de Valence-Romans (Drôme) y a los demás familiares del finado, la C.N.T. les acompaña en su profundo dolor.

F. L.
DE VALENCE-ROMANS.

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento : nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

17e UNION REGIONALE - UNION LOCALE DE LYON

Permanence tous les samedis de 17 heures à 19 heures, et tous les dimanches, de 10 h. à 12 heures, à la rue St-Jean, N° 60, LYON (5e).

F.L. DE ROANNE

El Secretariado de esta Federación Local informa a sus afiliados que la asamblea que debia celebrarse el día 5 de mayo y que se aplazó con motivo del acto de Alianza Sindical de Chauffailles, se celebrará el día 12 de mayo, a la hora y lugar de costumbre.

F.L. DE BURDEOS

La F.L. de Burdeos convoca a todos sus afiliados a la Asamblea que tendrá lugar el día 12 de mayo, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

Esperamos la asistencia puntual de todos los compañeros.

F.L. DE LIMOGES

Asamblea general, el domingo día 12 de mayo, a las nueve de la mañana, en el local F.O., 59, rue Montmailler.

S. I. A.

El secretariado de S.I.A., en Béziers convoca a todos sus afiliados y simpatizantes, a la asamblea general, que tendrá lugar el sábado 18 de mayo a las 21 horas, en nuestro local social.

Se ruega la asistencia de todos los compañeros, ya que últimamente nos hemos visto en la obligación de suspender la asamblea, por falta de asistencia.

*

PARADERO

Se desea saber el paradero de Manuel Lobeira Rodriguez refugiado del año 1939, según noticias navega en un Buque Francés; su sobrino Eugenio Lobeira pregunta por él. Quien sepa su residencia reconmendamos se dirija a la dirección siguiente; Eugenio Lobeira, Via PRE n°29, Genova, Italia.

Suscripción pro-España oprimida

SUSCRIPCION . . . . . .

Comisiones de Relaciones:

	Francos
Hérault - Gard - Lozère	*361 20*
Burdeos	*210 00*
Panamá	*106 92*
Panamá	*136 26*
Macizo Central	*400 00*
Tarn	*140 00*
Hérault - Gard - Lozère	*370 00*
Alto Garona.	*561 00*
Gran Bretaña	*1 359 00*
Gran Bretaña	*1 630 80*
TOTAL	*5 275 18*

Federaciones Locales y donativos

Agrupación L. de Orán	*300 00*
F. L. de Strasbourg . .	*300 00*
F. L. de Rive de Gier	*35 00*
F. L. de Carcassonne. Un grupo de compañeros	*131 00*
F. L. de Mont-de-Mars.	*80 00*
F. L. de Valence-Rom.	*259 00*
C.L.E. de México	*4 819 25*
F. L. de Clermont-Fer.	*65 40*
F. L. de Montréal (Canadá): M. Lamiel 22,50, P. Ayora 22,50, A. Tortosa 22,50, S. López 22,50, F. Mateo 9, A. Ruiz 22,50, F. Santana 13,50, Pierre 22,50, Marcovitch 13,50, XX simpatizantes 45, J. Mariano 112,50, J. das Neves 22,50, XX simpatizantes 22,50. Total	*373 50*
F. L. de Montreal (Canada). Don F. L. . .	*21 50*
F. L. de Montreal (Canada). Don F. L. . .	*261 00*
F. L. de Quillan	*152 00*
F. L. de Albi	*50 00*
F. L. de Rive de Gier	*35 00*
F. L. de St-Pons	*8 00*
F. L. de la Gd-Combe	*44 00*
F. L. de Pamiers	*59 00*
Grupo Cultura Proletaria, Nueva York . . .	*244 00*
Juan Jiles, Rennes . . .	*29 00*
F. L. de Nantes.	*22 00*
F. L. de Toulouse	*308 00*
Fondo Berckman, U.S.A.	*2 442 20*
Bolea Ramón, St-Amans (Lozère)	*5 00*
Bassons y Molina, Saint-Pons (Hlt).	*20 00*
Moreno Justo, Montravel (Dordogne) . . .	*10 00*
Camacho A. Meauzac . .	*10 00*
Caro, Lavelanet	*10 00*
F. L. de Grenoble. . . .	*112 50*
F. L. de Vic-Fezensac: Guardia 10, Berdier 5, Borrego 2, Sánchez 2, Peña 2, Solé 10; Balaguer 2, Insa 3, Quintanilla 10, Xubero 10.	*56 00*
F. L. de Orléans: Zaragoza 10, Grau 5, Ferrer 5, J. Payán 5, A. Payán 10, Serrano 10, Anaya 10, E. López 5, XX 5, XXX, XXX 5, Beltrán 10, R. Juan 10	*100 00*
Naranjo, Martres-Tolos.	*3 00*
F. L. de St-Astier	*40 00*
F. L. de Givors-Chasse	*60 00*
Comité Pro-Presos, Nueva York	*488 41*
Rivera, Castelsarrasin . .	*30 00*
C. C. y Propaganda de Clermont - Ferrand (Festival febrero). . . .	*200 00*
F. L. de Cahors	*66 00*
F. L. de Lyon	*60 00*
Amela R., Miralas . . .	*5 00*
J. Alegre, Forcalquier. .	*4 60*
Emilio Travé, Agen . .	*4 00*
F. L. de Niza	*58 00*
J. Berguer, Montesquieu-Lauragais	*25 00*
TOTAL	*11 406 36*

RESUMEN

Comisiones de Relacion.	*5 275 18*
FF. LL. y donativos . .	*11 406 36*
TOTAL recaudado en el mes de marzo . .	*16 681 54*
TOTAL recaudado hasta el mes de marzo de 1963	*107 912 40*

TEMA SINDICAL

Son 24 años los que llevamos sin tener, en general, contactos directos con el pueblo español. Veinte cuatro años transcurridos sin que la voz de la C.N.T., del anarquismo militante, se deje oir potente y a la luz pública y permanentemente en la Peninsula; aparte, claro está, los espíritus inquietos y los numerosos grupos que actuan valientemente en todas las regiones de España. El que transcurran así los años, favorece a la reacción y la hace durar más tiempo, cometiendo tantísimas injusticias.

Como hemos podido apreciar, el estar alejados del pueblo español y de toda actividad sindical, nos ha encasillado lo que pudiéramos llamar actividad filosófica, por creer que, al faltarnos aquello, debiamos velar por la virginidad orgánica, realizando verdadera obra anarquista.

Y no hay que olvidar que el anarquismo es del pueblo y para el pueblo; que somos pueblo tambien y que no debemos separarnos de él, ya sea en la calle, ya sea en el sindicato.

No vayamos a caer en el error cometido por compañeros anarquistas de otros países, que, sin quitarles mérito a su labor, en sus disquisiciones filosóficas entre anarquistas han perdido el contacto con las organizaciones sindicales, con lo que despectivamente tratan muchos de «organizaciones de masas».

¿Por qué, aparentemente al menos, han perdido influencia en esas organizaciones? ¿Por qué han perdido vitalidad esas «masas» si no es porque los anarquistas han estimado que debian actuar separadamente, como grupos afines sin grandes preocupaciones por el sindicato?

El ejemplo de Francia, por no citar más que uno, debe aleccionarnos y demostrarnos que la labor anarquista ha de hacerse, con el ejemplo dentro de las organizaciones afines, fortaleciéndolas con nuestra intervención constante, dandoles la vitalidad que prestan nuestras ideas, siempre bien acogidas donde sabemos ser persuasivos con el ejemplo.

Siempre dentro y con la clase trabajadora y no únicamente desde una Editorial y de diferentes grupos, como parece le viene ocurriendo al movimiento anarquista internacional.

En «Cahiers du Socialiste Libertaire» el compañero Kiralina, si no he comprendido mal, expone dos opiniones sobre la CNT: una lanzarnos a la conquista de España y la otra dedicarnos como anarquistas a dar conferencias y a editar una revista cuando podamos.

¿Admitiríamos que la CNT pudiera adoptar actitud tan tranquila? Yo opino que nosotros no podemos actuar tan pasivamente, no digo negativamente. La CNT es anarconsidicalista y su vitalidad está en su identificación con el pueblo español; en su raigambre popular, en que está con el pueblo y es pueblo.

Es verdad que el materialismo histórico ha ganado una gran batalla en el mundo entero; pero no olvidemos que en España, por las circunstancias tan especiales que han intervenido, el pueblo se encuentra virgen aún para la siembra de nuestras ideas.

Tenemos que meditar sobre lo ocurrido en los países donde los anarquistas, los librepensadores en general, se han retirado de las «masas», dejándolas en manos de arribistas y ambiciosos políticos, que pronto introducen el veneno reformista: que esas experiencias nos aleccionen.

Aunque tengamos que luchar contra todos, a nuestro regreso a España hemos de ir inmediata y directamente con el pueblo a expresar sus deseos. La CNT, el anarquismo ha de salvar al pueblo español, ha de evitar que sea castrado y desviado de su camino.

Hemos de ser siempre portadores de la antorcha de la libertad por el bienestar del pueblo, y eso hemos de hacerlo dentro de nuestra organización sindical: la CNT. Así llegaremos a conseguir el triunfo, aunque continuemos sacrificándonos tal como lo hicimos cuando teníamos pocos años.

A. JURADO.

Casabianca.

¡ACORDAOS DE LOS PRESOS!

SERVICE DE LIBRAIRIE

«Conflictos entre la religion y la ciencia».

«Estampas del exilio en América».

«La crisis del socialismo».

«Locura».

«Páginas selectas de Multatuli».

«Biografia sacra».

«Capitalismo, democracia y socialismo».

Pedidos: a J. Borrás, 4, rue de Belfort, Toulouse.

Giros: M. Celma, 4, rue de Belfort, Toulouse - C.C.P. n° 952-38.

Correspondencia: José Payan-Cercottes (Loiret). Los libros que nos solicitas en tu carta del 17 de marzo 1963, no podemos servirtelos.

Vient de paraître :

« UN CENTENAIRE BULGARE PARLE »

par **Nicolás STOINOFF**

Prix : 8 F 50

Demandez-le aux Services de Librairie de la C.N.T., 4, rue Belfort, Toulouse, et 24, rue Sainte-Marthe, Paris (10e).

PARADERO

Se desea saber el paradero de Manuel Lobeira Rodriguez, refuaño 1936, residia en Peñaflor (Sevilla). Pasó a Francia en 1939. Pregunta por él una hermana suya. Escribir a Gervasio Vaquero, 18, avenue Victor-Hugo, Mérignac (Gironde).

NECROLOGICA

DOMINGO BROTO

El día 5 de marzo, fallecio en Courceiles (Nièvre) donde se encontraba desde hace 20 años. Su pueblo natal, Albalate del Cinca.

El entierro, civil, tuvo lugar el día 7 de marzo; en la comitiva sus familiares residentes en Francia y casi todos los habitantes del pueblecito, compañeros de pueblos colindantes, franceses y españoles confundidos en este duelo.

En el cementerio tomó la palabra en francés un compañero del Comité Departemental de S.I.A., dando las gracias en nombre de la familia a todos los acompañantes a la última morada, al lado de la tumba de su padre. Después, el Secretario de la C. de R. hizo un discurso en español en los términos siguientes:

Estamos en presencia de otra victima del fascismo español. Ese no era el destino del malogrado compañero Domingo Broto, ni el de su padre; tampoco el de su madre, que no lo puede llorar por haber sido fusilada en España por las hordas falangistas del país que nos vió nacer a todos. El destino de los españoles que nos encontramos aquí, en este momento de dolor, de no ser la **Cruzada** estariamos cada uno en nuestros pueblos, al lado de los seres más queridos. Nuestro Domingo Broto formaba parte de aquella juventud pulcra, inquieta, exuberante de entusiasmo en aras de una sociedad justa, donde la fraternidad reinara entre los hombres. Su muerte nos atosiga, avivando el recuerdo de los cientos de miles que murierón diendo la libertad y la dignidad en la flor de la juventud, defenhumana. Broto contaba 17 años, cuando los estamentos fatídicos españoles se levantaron contra un pueblo soñador y desarmado. Apesar de su tierna edad, se enroló en las milicias para detener los designios de los facciosos.

Por allá en los frentes de Teruel quedó hincada su salud, que no pudo recuperar jamás. De frente en frente pasó al exilio: el campo de concentración empeoró su estado. Sus ansias de libertad dominaban todo su ser, la libertad para él siempre fué esperanza, y por eso enfermo salió a trabajar, nada menos que al bosque como leñador; en el bosque se debatió en ese trabajo de titanes para ganar el pan de cada día, hasta que quedó inutil para siempre. ;Todas las condiciones señaladas son suficientes para aplastar un cuerpo sano y fuerte; en un enfermo como él, atacado en órganos vitales, la catástrofe física fué inevitable.

Broto sabia que fisicamente estaba arruinado. La muerte no le sorprendio; muchos años luchó con ella a fuerza de tesón y voluntad. Vida frustrada: apesar de épocas, relativamente apacibles, trabajando de sastre, no quisó aventurarse a formar hogar, cosa asequible para él, pero se negó a ello para no aumentar su propio dolor en los días desesperados que se crisparian más de tener compañera e hijos.

Ese hombre cabal, tan atacado por graves enfermedades, reservaba el cerebro equilibrado, espléndido se puede decir: Vivia con el pensamiento con toda la intensidad y amplitud. Afanes de superación constante, como todos los autodidactas; se interesaba por todo. No languideció ni un momento; sus desvelos por la C.N.T. y las ideas acratas siempre al vivo. El, tan enfermo, alentaba el grupo de S.I.A. para ayudar, desinteresadamente a los demás. Animando, él, tan roido por los sufrimientos, a sus compañeros del movimiento, leñadores, fuertes todos ellos como robles, para que continuaran el combate, en la C.N.T. y en S.I.A.

Hemos perdido un hombre entero. Las amarguras de su juventud no quebrantaron su espíritu; sirvieron de penetración en las ideas libertarias; por eso fué el alma de esa pequeña F.L. de Entranys y de S.I.A. Vida caida como el fruto de un árbol, antes de su madurez.

Los que quedamos en vida estamos a la punta del combate contra la tirania española. Los 24 años de exilio deben reavivar está ligada nuestra dignidad como nuestras energias. En esta lucha hombres y españoles. No cejaremos un momento hasta que nos podremos encontrar todos en España. Descansa en paz, compañero Broto.

Comisión de Relaciones del Nucleo Dijon-Nevers de la C.N.T. de España en el Exilio.

AVISO IMPORTANTE

Advertimos a nuestros compañeros que para toda correspondendencia en español — textos y comunicados — y envíos de dinero por parte de paqueteros y suscriptores de lengua española, deben dirigirse a:

Correspondencia: F. Montseny. - Réd. « ESPOIR », 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

Pagos: M. Celma — C.C.P. numéro 952-38 — Centre de Chèques de Toulouse.

A PROPOS DE VACANCES

S'il y a bien longtemps, et peut-on dire de tout temps, que des humains ont su prendre des vacances, depuis quelques années seulement, ces dernières se sont généralisées, tout au moins dans certains pays. Pour bien montrer une certaine différence et afin d'établir une classification, alors que dans le régime dans lequel nous évoluons elles sont accordées à ceux qui en ont le plus besoin, elles ont été dénommées : congés payés.

Congé équivaut à permission. En ce qui nous concerne, ceux qui se prétendent les maîtres, qui retirent le plus grand profit des efforts de tous ceux qui travaillent accordent un temps de repos pour la détente des travailleurs en leur payant les salaires ou traitements. Mais cela n'a pas été de leur bon vouloir, il a fallu que les exploités revendiquent et luttent pour obtenir ces congés, comme il faut qu'ils ne cessent de lutter pour faire diminuer la longueur des journées de travail et augmenter la durée des congés. Ils sont persuadés et devraient en être persuadés davantage qu'ils ont le droit de profiter des progrès techniques qui vont se développant, en attendant qu'eux-mêmes organisent directement la production.

Pour le moment, ils sont rivés à leurs chaînes et ce ne sont pas ces quelques jours de vacances pris par les travailleurs qui peuvent nuire au régime économique absurde que nous subissons. D'ailleurs, il y a si peu de temps qu'ils ont réussi à conquérir ces légers avantages; car depuis combien de temps les privilégiés et les profiteurs prennent des vacances de durées appréciables ? Une courte nomenclature peut être utile pour montrer la différence des vacances des parasites et celles des travailleurs.

« A tout seigneur, tout honneur ». Abordons d'abord ceux qui prétendent légiférer et gouverner la société; ce sont les tenants de l'Etat. Que nous sachions à quoi nous en tenir sur leur travail, — si l'on peut appeler cela du travail — cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Mais il faut croire que l'échange de boniments les fatigue, à tel point que dans le courant de l'année, la plus grande partie du temps, ils ne sont pas astreints à leur occupation pour laquelle ils sont nommés. Cela est tellement exagéré que même certains parlementaires en ont honte et demandent à remplir plus souvent leur fonction. Mais leurs chefs, autrement dit les gouvernants plus directs, savent à quoi s'en tenir sur les parlottes et, quant à eux, tout en arrangeant au mieux leurs combinaisons, ils font en sorte de ne pas trop se fatiguer en sachant prendre le repos.

Ces quelques lignes qui précèdent concernent la politique; mais voyons, par la suite, l'économique.

Disposent-ils largement du repos les détenteurs de valeurs fiduciaires qui participent à la production en détenant les actions des diverses entreprises ? Leur travail consiste à se présenter dans une banque pour percevoir les intérêts. Que ces derniers soient autrement importants que les salaires des travailleurs qui leur fournissent les revenus, cela est une autre histoire. Aussi les actionnaires doivent-ils prendre des plus longues vacances afin que les travailleurs puissent continuer leurs efforts. Qu'ils disent !

Dans les fonctions gérées par l'Etat, il y en a une grande partie: inutiles et d'autres utiles. Pour les premiers organismes, depuis belles lurettes, les vacances sont accordées assez généreusement; quant aux autres, assez parcimonieusement avec beaucoup de réticences.

Depuis quelques années seulement, les congés payés sont généralisés dans le secteur privé; les travailleurs, dont l'effort physique est assez grand, ont réussi, après de timides revendications, à obtenir quelques jours de repos pour les vacances, qui vont s'étendre à quatre semaines, ce qui n'est nullement exagéré. D'ailleurs, les exemples d'innombrables vacances prises par d'autres ne leur manquent pas; la publicité est à la recherche de clients pour l'organisation de ces vacances qui s'écoulent assez luxueusement. Que ce soit à n'importe quelle saison, ces divertissements ont lieu et le public qui y est convié dispose de ressources suffisantes; mais que parmi ce public jouisseur on recherche des travailleurs prolétaires, il sera bien difficile d'en découvrir.

Comme quoi, il reste à constater qu'avec les possibilités de production utile, qui vont se développant par suite des progrès techniques, le temps n'est pas loin qu'à côté du travail, il faudra organiser les loisirs; cela généralement et non seulement pour quelques catégories de la population.

Que cela puisse contribuer à la transformation sociale, cela est évident; mais, malgré que certains veuillent retarder le plus possible les événements, cela est inéluctable.

Parmi des précurseurs, trop peu connus, qui ont entrevu ces futurs temps, je pense à l'un d'eux, apparenté à une personnalité dont les enseignements — bons pour certains, mauvais pour d'autres, desquels nous sommes — sont répandus dans le monde du travail. Ce précurseur est Paul Lafargue, gendre de Karl Marx. En opposition à la propagande pour le droit au travail, qui se faisait vers la fin du siècle dernier, Paul Lafargue, ayant observé l'oisiveté de nombreux parasites, n'avait pas hésité à faire paraître en brochure : **« LE DROIT A LA PARESSE »**.

Camarades ouvriers, n'hésitez pas à prendre votre droit au repos qui vous est dû, le plus longuement possible, en alternance avec vos efforts productifs.

Edouard BRUNET.

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production) *Ateliers :* 61, rue des Amidonniers Téléphone : 22-89-73 — TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

L'inné et l'artificiel chez l'individu

Les sciences abstraites ou les conceptions sociales reconnues et enseignées produisent des données diverses, adaptées aux formes des pouvoirs qui s'en réclament.

Elles ne sauraient donc prétendre être admises en leur intégrité.

Des théories émises par les écoles nées de ces divergences, l'individu conscient ne doit tenir compte que des idées rationnelles qui peuvent y être incluses; mais il se doit à lui-même d'en pousser le développement suivant son propre concept et non d'accepter les conclusions imposées par les rhéteurs desdites écoles.

Ces diverses philosophies ne sont, en réalité, que les images originelles, sous forme abstraite, des croyances ou des morales qui régissent les sociétés.

S'attarder aux vaines discussions de ces principes, c'est se détourner de la libre recherche de la vérité. Ne laissons pas notre esprit se figer sur un dogme quelconque, mais tenons-le constamment en éveil. L'évolution de la pensée de l'être constitue la véritable base du progrès humain.

Loin des vaines palabres des écoles, l'individu doit lui-même donner libre cours à son intellect, à ses idées.

Il est en l'être humain des sensations et des sentiments purement naturels. Leur développement constitue la vie même. Les sensations s'extériorisent instinctivement par des besoins à satisfaire; sans leur plein développement, l'individu s'atrophie. De même, l'être moral cesse de vivre réellement si ses sentiments naturels sont empêchés, réglementés, s'il ne peut normalement et librement les exprimer sous forme d'idées.

Une société basée sur l'autorité tend constamment, par son essence même, à opprimer l'être naturel et, pour ce, elle réglemente, elle empêche sa libre expansion; elle s'y oppose même en inculquant à l'individu, sous forme d'éducation imposée, des sentiments purement artificiels. Ces entités ne sont que des créations abstraites ayant pour but unique la main-mise sur les cerveaux, en vue du maintient des pouvoirs illogiquement établis.

Nous devons donc considérer en nous-mêmes deux êtres distincts : le naturel, que l'autorité, par ses dogmes, s'efforce de restreindre, d'étouffer, et l'artificiel, que la même autorité tente de développer et d'imposer à l'individu, malgré la nature même.

Tout sentiment ne peut qu'être le fruit d'une de ces deux conceptions. Il est donc nécessaire pour l'homme conscient de rechercher en toute pensée, en tout acte, s'il est consenti naturellement, librement, pour le développement même de son existence, ou s'il n'est qu'imposé par l'éducation, les préjugés, et contraire, par cela même, à son libre essor vers le mieux-être.

Vivre sa vie naturelle, laisser se développer ses sentiments, les librement exprimer, donner la nécessaire satisfaction à ses désirs, connaître et contenter tous ses besoins normaux, tant intellectuels que physiques, c'est ainsi réellement vivre.

Tous les systèmes classiques ou en vogue, toutes les écoles officielles osant se réclamer de la philosophie ne sont, en réalité, que des théories odieusement tronquées, se dérobant aux logiques conclusions et ne tentant que d'expliquer, de justifier les dogmes ou les morales sur lesquels repose l'Autorité.

Seule l'Anarchie, négatrice de toute contrainte, de tout dogme, de toute emprise morale, est la rationnelle fin vers laquelle tend fatalement toute philosophie sincère, poursuivant, sans réticence intéressée, le développement de ses conceptions.

L'Autorité atrophie les corps, déforme les cerveaux; son unique but est d'annihiler les justes et logiques conceptions de l'être naturel et de lui inculquer de monstrueuses conventions imposées sans examen. Tentant de transformer l'individu en un inconscient agrégat d'un organisme oppressif et odieux, elle le conduit à son propre suicide.

L'anarchiste, irréductible adversaire des lois et morales imposées, comprend l'illogisme, l'emprise morbide de l'éducation officielle des Pouvoirs. Il sait que toute Autorité, quel que soit son principe, est étrangleuse de libre initiative et nuisible an naturel développement de l'être physique et intellectuel.

Il sait également que, seule, l'Anarchie n'aspire qu'à la libre expression de la nature et à faire de l'homme un être conscient, vivant normalement et pleinement sa vie.

Albert SOUBERVIELLE.

HAN RYNER Les grandes fleurs du désert

« Les Grands Fleurs du Désert » sont l'œuvre testamentaire de Han Ryner. Il y a travaillé jusqu'à ses derniers jours. Il voulait en faire, sur un plan très différent, une réplique à son « Cinquième Evangile », y exprimer dans sa plénitude l'essence du message chrétien : Amour et Pauvreté. La figure du Poverello d'Assise l'avait longtemps hanté. Pour la peindre avec vérité, il a pris la plume d'un disciple ingénu de François, un « fratricelle », un « spirituel », de ceux que l'Eglise persécutera et brûlera comme hérétiques.

Une fois de plus, il a tenté de redresser l'image fixée par la tradition. Aux « Petites Fleurs de Saint-François d'Assise », naïves, il oppose « Les Grands Fleurs du Désert ». Passionnées, elles condamnent les politiques, les pasteurs qui se font loups pour dévorer le troupeau confié à leurs soins. Elles veulent rendre toute sa pureté à la leçon du plus authentique des chrétiens, du maître qui n'imposait point mais entraînait par l'amour. Han Ryner ne cherche pas à démontrer par un récit rigoureux d'historien. Il pénètre les âmes par l'intérieur. Il semble s'être fait lui-même franciscain « spirituel » pour nous toucher par le cœur. Sans doute, ce livre soulèvera-t-il des discussions. Mais on sera d'abord séduit par une œuvre d'un art profond en sa simplicité apparente, son dépouillement, sa tendresse, son émotion. Et quelle merveilleuse « légende » — étymologiquement : chose qui lui est due — qui, par delà sept siècles nous bouleverse encore et conserve pour notre époque mécanisée une valeur prophétique !

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

25e anniversaire de la mort de Han Ryner.

(Suite en page 2.)

ESPOIR AIT CNT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T.

Les Livres

Mœurs et Sexualité en Océanie

par Margaret MEAD (1)

L'auteur de ce recueil de quatre études est une anthropologue américaine qui a effectué des recherches en Océanie, dans le but de découvrir dans quelle mesure les différences de tempérament entre les deux sexes sont innées et dans quelle mesure aussi, elles sont déterminées par la société et par l'éducation.

Le premier des peuples que Margaret Mead a observé est celui des Arapesh, petite tribu qui vit dans la partie centrale de la Nouvelle Guinée.

Voilà des gens particulièrement attachants. C'est un peuple où, à l'inverse de beaucoup de tribus primitives, l'entraide, l'indulgence, l'amitié, la tendresse, l'affabilité sont érigées en vertus cardinales.

Dès leur naissance, les enfants font l'objet de l'affection de tout un clan aux limites aussi larges que flous; on les entoure de soins tendres et prévenants, on leur apprend à avoir confiance aux hommes, à force de les entourer de bonté. Et les sexes sont de tempéraments équivalents.

Il est évident, à la lecture des pages consacrées à ces Arapesh, que l'auteur a été séduite par leur genre de vie, par leur caractère aimable, par la société communautaire qu'ils ont su édifier.

On n'en dirait pas autant des Mundugumor, tribu guère éloignée de la précédente et qui semble prendre le contre-pied de ses attitudes. Chez les Mundugumor, les enfants, dont la naissance est presque considérée comme une calamité, parce que l'organisation sociale en fait automatiquement une sorte d'ennemi de l'un des deux parents, sont traités avec rigueur, sans cette chaleur humaine qui fait le charme de la société Arapesh. Dès les premiers âges, les petits Mundugumor sont des malheureux qui se forgent un caractère fondamental entre les caractères des hommes et des femmes : les uns et les autres sont violents, individualistes, avides de puissance.

Troisième peuple, voisin des deux premiers, qu'observa l'auteur; les Chambuil sont un peuple d'artistes qui cultivent leurs aptitudes et dont les mœurs s'ils ne sont pas teintés de la même tendresse, de la même douceur impavide que celles des Arapesh, sont infiniment plus sympathiques que celes des Mundugumor.

Mais cette troisième expérience confirme Margaret Mead dans sa conviction que les différences caractérielles entre hommes et femmes ne sont pas innées, qu'elles sont le fruit de l'éducation, de la structure sociale, et cela lui permet d'en tirer certaines conclusions pratiques qui intéressent essentiellement — c'est bien natural — les Etats-Unis d'Amérique.

C'est études sont suivies d'un essai sur l'adolescence à Samoa. Margaret Mead s'est livrée à une enquête précise chez les Mélanésiens de Samoa, dont elle conclut qu'il faut donner partout aux enfants une éducation libérale.

Traduit de l'américain par Georges Chevassus, cet ouvrage est écrit dans une langue souple et même littéraire. Ainsi l'intérêt des documents se double du plaisir de la lecture. Le livre comprend d'ailleurs 17 illustrations et 3 cartes dans le texte, ainsi que 38 illustration hors texte.

J. B.

(1) Ed. Plon. Coll. Terre humaine « Civilisations et Sociétés ».

Le dossier africain

Les Editions Marabout ont rassemblé en un seul volume un ensemble d'écrits concernat l'Afrique (1). Le dossier comprend quatre parties. La première, relative à l'héritage du passé, nous décrit l'histoire riche et généralement peu connue du Continent africain. Les problèmes du présent sont abordés succesivement par l'économiste René Dumont, le journaliste D. Desanti et le politique Sekou Touré.

Une série de textes écrits par des Africains nous introduisent ensuite à la connaissance de l'homme noir. On regrettera cependant sur ce point que quelques grandes figures, comme Césaire, Senghor et Pahémanandjera n'aient pas trouvé place dans cette partie. Un texte sur l'Afrique politiqe constitue la quatrième partie.

Il n'est plus besoin de souligner le caractère agréable de l'illustration, et intéressant de la documentation, généralement annexée aux ouvrages de cette collection « Université ».

E.B.

(1) Coll. Marabout-Université.

PROTESTATIONS

Par courrier de ce jour — le 26 avril 1963 — nous recevons deux quotidiens canadiens de Montréal, l'un « La Presse », du 19 avril 1963, l'autre « Le Devoir », du 18 avril 1963. Ils nous apprennent les brimades et arrestations arbitraires des policiers de Montréal envers plusieurs citoyens, dont un de nos amis et correspondant Joseph La Rivière.

Parce que ce dernier est un lutteur infatigable contre l'obscurantisme réligieux, dont ce doux Pays est affublé, ainsi qu'il poursuit des buts de libération et émancipation humaine, les policiers ont voulu l'impliquer de complicité avec les terroristes du F.L.Q. (Front de Libération de Québec). Peine perdue, ce qui n'empêche qu'il a subi une dévastation de son appartement par la perquisition qu'ont faite quatre énergumènes policiers qui ont saccagé et emporté pas mal d'ouvrages de sa bibliothèque, dont les collections de « La Raison », du « Reveil Rationaliste », des « Forces Laïques et Sociales », de « Défense de l'Homme », du « Combat Syndicaliste », etc., toutes ces publications venant de France. Quant aux œuvres de réligion servant de documentation, ils n'y ont pas touché; de même que pour trouver des armes, les recherches des policiers ont été brédouilles.

Par le fait que nous jugeons utile de faire connaître de tels actes, nous estimons protester contre la négation des Droits de l'Homme et du citoyen par les autorités, non seulement du Canada, mais d'un grand nombre de pays. Quoique nous ne nous illusionons pas sur la portée de nos protestations, nous désirons que tous les aspirants à la liberté sachent à quoi s'en tenir et agissent, en conséquence, dans la mesure du possible.